

FIGARO ILLUSTRÉ



Lucien Rossi 91.

Ayuntamiento de Madrid

En vente depuis le 1^{er} Mai

FIGARO-SALON

DE 1892

PAR

CHARLES YRIARTE



Le *Figaro-Salon* paraît, depuis le 1^{er} Mai, en six livraisons bi-mensuelles, dont trois consacrées à l'Exposition des Artistes Français (Champs-Élysées) et trois à la Société Nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars).

Cette publication contient plus de cent reproductions en typogravure exécutées par la Maison BOUSSOD, VALADON et C^{ie}.

Les Livraisons 1 (Champs-Élysées), 2 (Champ de Mars), 3 (Champs-Élysées), sont en vente.

Prix de chaque livraison : 2 francs. — L'ouvrage complet, relié : 15 fr. 50.

PARIS — CHEZ BOUSSOD, VALADON ET C^{ie}, ÉDITEURS, 9, RUE CHAPTAL — PARIS

Le Figaro Musical

Publié par le FIGARO

Sous le patronage de tous les musiciens illustres de ce temps

EST EN VENTE PARTOUT

CENT PAGES

DE

MUSIQUE MODERNE INÉDITE OU DE MUSIQUE ANCIENNE

PAR AN :

Prix du fascicule : 3 francs.

Le *Figaro Musical* a déjà publié des morceaux inédits de MM. Ambroise Thomas, Ch. Gounod, E. Reyer, J. Massenet, C. Saint-Saëns, et Guiraud, membres de l'Institut; de MM. Messager, G. Street, G. Pfeiffer, Robert Planquette, Gabriel Fauré, Ch. Lecocq, R. Pugno, G. Serpette, E. Paladilhe, Diémer, Thomé, A. Holmès, Marty, Jacobi, V. Joncières, Lacôme, Ch. Delioux, A. Magnard, Hervé, H. Maréchal, A. Duvernoy, F. Poise, P. Vidal, C. Desormes, Maguera, Wormser, G. Charpentier, Ch. Grisart, J. Urich, Wittmann, Deransart, L. Farrenc, A. Chapuis, Salvayre, Hue, Rabuteau, A. Fournier, Lacombe, L. Vasseur, Xanrof, etc..., et des œuvres classiques de Mozart, Rameau, Beethoven, Schumann, Mendelssohn, Clementi, Couperin, Hummel, Mehul, Bach, Schubert, Gluck, Weber, Haydn, Chopin, etc., etc.

BOUSSOD, VALADON & C^{ie}, Successeurs de Goupil & C^{ie}, Éditeurs.
9, RUE CHAPTAL, PARIS

EN SOUSCRIPTION

SALON DE 1892

OUVRAGE D'ART DE GRAND LUXE CONTENANT

100 PLANCHES EN PHOTOGRAVURE

TEXTE PAR

GUSTAVE LARROUMET

Le *Salon de 1892* sera publié en 12 livraisons qui paraîtront du 1^{er} Mai au 15 Octobre

Ces livraisons ne seront pas vendues séparément

Prix de la souscription aux 12 livraisons sur vélin 60 fr. »
Carton-emboîtement pouvant contenir les 12 livraisons 2 75
Le volume complet sera mis en vente vers le 15 Octobre et coûtera :

BROCHÉ : 60 FRANCS — RELIÉ : 65 FRANCS

Le *SALON DE 1892* que nous éditons, est la continuation de nos Salons antérieurs et le seul dont les gravures soient exécutées par notre procédé de photogravure.

Cet ouvrage formera un superbe volume du format in-8° colombier illustré de cent planches exécutées d'après les plus belles œuvres, tant de l'Exposition du Palais de l'Industrie, que de celle du Champ de Mars.

TIRAGES DE LUXE

7 exemplaires numérotés, texte et gravures sur Japon; 24 épreuves en double sur Japon, avant la lettre 150 »
425 exemplaires numérotés, texte et gravures sur Hollande 100 »

FIGARO ILLUSTRÉ

Juin 1892



LE MÉDECIN MALADE, de J.-G. VIBERT

Reproduction du tableau après sa lacération, au Salon des Champs-Élysées.

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Entre voisines, par RIDGWAY KNIGHT.

A la porte, par J.-G. VIBERT.

La laceration du Médecin Malade, de J.-G. Vibert, par T. G.; reproduction du tableau dans son état actuel.

La Vie artistique, par ARMAND DAYOT.

J. Grévin, par JEAN MERIEM; illustrations de J. GRÉVIN.

Le D'ssus d'ssous (solution), par GEORGES LAUN.

Milton Zaramaya, gentleman (première partie), par PHILIPPE DARYL; illustrations en couleurs de LUCIUS ROSSI.

Le Manchot (fin), par C. DE TORRESANI; illustrations en couleurs de F. DE MYRBACH.

La Batteuse ensorcelée, par JEAN RAMEAU; illustrations de LAURENT-DESROUSSEAUX.

Joliveau dîne chez Joliveau, par LA MALENNE; illustrations de Georges Amigues (Japhet).

COUVERTURE : *Souvenir du bal*, par LUCIUS ROSSI.

La Vie artistique

Un célèbre critique d'art étranger, venu en France pour étudier nos galeries artistiques, disait, il y a quelques instants devant nous, que notre vieux Louvre avec ses incalculables richesses, n'était qu'un somptueux bazar. Parole en vérité dure et pénible à entendre... Mais hélas, bien juste. Notre grand Musée n'est qu'un somptueux bazar, grâce aux legs plus encombrants qu'artistiques, accueillis depuis plusieurs années, au déplorable classement des œuvres qui se mêlent et se confondent sans aucun ordre chronologique, à l'amoncellement des toiles médiocres dont on s'est cru obligé de garnir les frises et qui trop souvent s'étalent sur la cimaise, à la présence trop fréquente d'œuvres apocryphes dont la glorieuse attribution fait sourire les connaisseurs les moins perspicaces, mais auxquelles on se croit obligé de conserver leurs origines mensongères sous peine d'apporter au catalogue de troublantes modifications.

Ah ! qu'il y aurait long à dire sur ce chapitre !...

Et ces énormes Rubens dont la plupart n'ont jamais été touchés par le pinceau du grand peintre, et qui écrasent si lourdement les petits maîtres hollandais et flamands qui les supportent ! Pourquoi ne pas les restituer au palais du Luxembourg, pour l'ornement duquel ils furent peints. Qui nous délivrera des deux tiers de ces attristants bolonais qui font la nuit autour d'eux ? Et ces salles encombrées par l'azur criard de Lesueur et que baigne une si douce lumière ? Ne pourrait-on pas y trouver une petite place pour ces merveilleux portraits de notre école du XVI^e siècle qui figurent dans la salle la plus sombre du musée après celle de l'école anglaise, où l'on cherche vainement, pour peu que le ciel soit légèrement nuageux, à étudier les œuvres cependant si remarquables des Mulready, des Opie, des Constable, des Bonnington... qui, par l'influence bienfaisante qu'ils eurent sur notre école de 1830, mériteraient peut-être une plus lumineuse hospitalité.

Je sais des musées de province nouvellement construits, de vrais palais sur les murs desquels figureraient très honorablement une partie des Guide, des Carrache, des Guerchin, des Sassoferrato, des Lesueur... qui encombreront le Louvre...

Ah ! ce terrible plafond de mosaïque dont l'achèvement est prochain hélas ! et dont la vue fait déjà pousser de douloureux soupirs au visiteur dont le regard vient d'être charmé par la superbe allure de la *Victoire de Samothrace* et les douces et caressantes colorations des fresques de la villa Lemni et de Fra Angelico. N'était la présence dans ce triste lieu des peintures de Boticelli, de Giovanni de Fiesole, et de cette admirable *Victoire de Samothrace* dont on croit entendre le fier claquement des ailes et dont l'allure frémissante témoigne évidemment d'un très vif désir de fuir et d'aller respirer sous un autre ciel que celui de l'escalier Daru, on se croirait volontiers dans une de ces tavernes allemandes où des figures allégoriques, des héros, des dieux... violemment peints sur fond d'or ou d'argent, contemplent avec sécurité, la mortelle faiblesse du haut de leur olympes à travers les nuages des pipes et les vapeurs des chopes.

Nous notons rapidement ces chagrines et maussades impressions au sortir d'une promenade à travers notre vieux Louvre, et nous souhaitons bien vivement de voir notre premier musée reconquérir bientôt parmi les galeries du monde la place d'honneur à laquelle il a vraiment droit. Il suffirait pour cela de quelques travaux sérieux de classement et d'élimination.

Sous peu, nos musées nationaux seront dotés d'une caisse dont l'importance ira vite en grandissant. Cela est fort bien. Mais ne serait-il pas sage, avant de consacrer ces fonds nouveaux à l'acquisition d'œuvres nouvelles, d'en utiliser d'abord une partie à l'installation convenable du local où elles prendront place ?

Le Louvre ne doit plus être un « somptueux bazar, » où s'entassent dans le plus complet désordre historique des œuvres de valeur très inégale, mais un palais du goût, un musée de chefs-d'œuvre intelligemment classés, présentés aux regards du visiteur dans les conditions de lumière qui leur conviennent et à la place qu'ils méritent.

Le phénomène est indéniable : Plus la production picturale augmente (et dans quelle terrifiante progression !) plus les salons, les demi-salons, les petits salons, les expositions particulières, les ventes

de collections... se multiplient, plus la curiosité publique s'aiguise et se manifeste. On aurait pu supposer que l'incessante réédition de spectacles à peu près analogues aurait produit dans les foules une grande lassitude, une sorte de dégoût... Il n'en est rien, et ce qui le prouve éloquentement ce sont les imposantes recettes journalières faites par les deux salons rivaux, et les chiffres énormes produits par les ventes qui se succèdent sans relâche. Heureux peintres !

Il ne nous appartient pas, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, de parler ici des expositions des Champs-Élysées et du Champ de Mars. Cette tâche incombe à notre collègue et ami Charles Yriarte, qui s'en acquitte fort bien dans le *Figaro-Salon*. Mais nous demandons cependant au lecteur la permission de lui présenter en passant quelques artistes entrevus ces jours derniers et déjà si glorieux, ou si fortement armés pour le devenir bientôt, qu'il prendra peut-être quelque plaisir à les connaître à travers des croquis très légèrement tracés.

J'ai vu Whistler pour la première fois de ma vie, un soir de la semaine dernière. Nous étions assis vis-à-vis l'un de l'autre, à la même table, une table étincelante de lumière, couverte de fleurs, encadrée de messieurs très graves, cravatés de blanc, et de femmes jeunes et élégantes. Whistler qui se penchait avec une douce nonchalance, du côté de sa voisine, une de ses plus belles compatriotes, dont il frôlait parfois de sa chevelure ébouriffée, la blancheur nacrée des épaules, était d'une gaieté extraordinaire et d'une intarissable loquacité, parfois interrompue d'un éclat de rire strident, qui accompagnait le rire nerveux de sa voisine, rire étouffé dans la dentelle d'un petit mouchoir. Whistler dont je ne sais, ni ne veux connaître, ni faire connaître l'âge, est très vert, très fringant et grisonne à peine. De sa chevelure frisée émerge une mèche blanche et droite, tout à fait singulière. D'ailleurs le personnage tout entier, avec son allure pimpante, sa façon de toute méridionale, sa verve intarissable et prime-sautière, est d'une joyeuse originalité. Il est d'une extrême myopie, et pendant le dîner je le vis remplacer une demi-douzaine de fois le monocle qu'il porte constamment à l'œil droit et dont la vapeur des plats troublait la clarté du verre. Au dessert une pile de monocles s'élevait près de son assiette.

Voilà, je suppose, de très précieux renseignements que sauront utiliser les biographes de l'avenir.

Au feu, nous causâmes longuement, et Whistler me fit part, dans des termes très émus, de la joie qu'il avait éprouvée en apprenant l'achat par l'Etat du portrait de sa mère pour le musée du Luxembourg. Le célèbre artiste qui aime la France comme une seconde patrie, et qui parle admirablement notre langue, vient de louer un atelier sur la rive gauche, et séjournera désormais à Paris pendant une partie de l'année. Comme je le complimentais de la superbe exposition qu'il a cette année au Champ de Mars et surtout de cette toile admirable qui figure une marine grise sous un ciel vert pâle, petite toile toute pleine de la houle silencieuse du large, il m'apprit qu'un jour il quitta brusquement Londres, enlevé pour ainsi dire par un ami qui faisait le voyage du Chili, et qu'il peignit cette toile si doucement crépusculaire, dans la baie de Valparaiso, quelques heures après le bombardement de la ville par les Espagnols, alors que l'atmosphère était encore toute grise de la fumée flottante des canons.

Whistler eut Courbet pour maître, et chose étonnante, l'influence du robuste peintre d'Ornans se manifeste encore quelquefois aujourd'hui, dans la manière si subtile et originale de l'artiste américain. Voyez plutôt au Champ de Mars la marine exposée, en second rang, près de l'inoubliable portrait de Lady Meux.

Au moment de signer cet article, nous apprenons la mort de Claudius Popelin qui fut, en même temps qu'un artiste de haute valeur, un parfait galant homme. Nous eûmes l'honneur d'être reçu par lui il y a deux ans, dans son hôtel de la rue de Téhéran, meublé avec un goût si raffiné, et nous avons conservé le plus charmant souvenir des quelques instants passés auprès du seigneur de cette belle demeure. — C'est le mot qui caractérise le mieux la figure si aristocratique de Claudius Popelin. On lui doit de nombreux émaux reproduisant les traits de célébrités contemporaines et qui resteront comme des documents d'art historique, très précieux pour les collectionneurs de l'avenir. — Claudius Popelin est également l'auteur de plusieurs volumes



— T'nez, M'sieu, à moi, v'là c'qu'on m'donne pour costume !...
— Eh ben ! Tu t'imaginais p't-êtr' pas qu'on allait t'fourrer dans un sac.



— Dans les affaires, voyez-vous, jeune homme, faut de l'estomac !... Quel âge avez-vous ?
— Vingt ans, Monsieur.
— A vingt ans, j'avais déjà fait faillite.



— Ben nommé, tout d'même, un cochon ; grand Guieu, c'est ti sale !

de vers, très remarquables, mais peu connus, car il se plaisait à donner à ses sonnets étincelants « ciselés comme des coupes florentines » des cadres décoratifs à la gravure sur bois, qui interdisaient à ces luxueuses publications l'accès du grand public.

M. Claudius Popelin laisse un fils, M. Gustave Popelin, ancien premier prix de Rome (peinture) et artiste de grand talent.

ARMAND DAYOT.

LA LACÉRATION

Du Médecin Malade.

La bêtise humaine, combinée avec cette sauvagerie que n'ont pas abolie des milliers d'années de soi-disant civilisation a déterminé un maniaque à percer de coups de canifs la figure d'un des personnages de la toile de Vibert, le Médecin malade.

A quel mobile a pu obéir cet anarchiste qui travaille dans les tableaux, comme Ravachol travaille dans les immeubles ? Le coup est-il dirigé contre Vibert personnellement, qui assure cependant ne pas se connaître d'ennemis, mais qui ne doit cependant pas manquer d'envieux ? Est-ce une rage de peintre qui « ne vend pas, » contre l'artiste qui vend cher ? Est-ce l'instinct de destruction qui se satisfait en mutilant une œuvre spirituelle et accomplie ? Est-ce, comme on l'a dit, un défenseur de la Faculté qui a vu la Médecine outragée dans cette boutade peinte ? On ne le saura probablement jamais.

Nous avons pensé satisfaire la curiosité de nos lecteurs en leur offrant une reproduction du Médecin malade, au lendemain de son accident. L'imbécile iconoclaste, on le voit, a opéré consciencieusement : c'est, comme on dit, « de l'ouvrage bien faite. »

T. G.

Alfred Grévin

La plupart des articles nécrologiques qui ont paru tout récemment sur Grévin commencent ainsi : « Le caricaturiste Grévin vient de mourir... » Cette formule nous paraît des plus critiquables, car, qui dit caricature, dit interprétation grotesque d'un sujet et il faut bien en convenir, l'artiste regretté qui orna pendant de si longues années, de tant de croquis charmants les journaux humoristiques et surtout le Charivari et le Journal amusant, songea bien plus à nous faire voir la nature humaine sous une forme séduisante que sous un aspect déformé. Les historiens de l'art satirique feraient donc mieux, selon nous, d'attribuer une place à Grévin tout à côté de Gavarni, mais notablement au-dessous, cependant, plutôt que de le classer dans la caricature phalange des Daumier, des Granville, des Traviès, des Cham, des Gill, etc.

Comme Gavarni, Alfred Grévin fut un moraliste du crayon, moraliste amer parfois, mais le plus souvent souriant et badin. Son trait parfois incisif et d'une grâce réelle était presque toujours accompagné d'une légende très spirituelle de forme et de fond et subitement écluse dans son esprit si parisien, toujours en éveil, en même temps que le gracieux contour de ses dessins. Il y aurait un livre tout pétillant d'humour à faire, avec un ensemble de ses meilleures légendes, car presque toutes sont frappées au meilleur coin de la fine observation ou de l'ironie mordante. L'heureux choix de celles qui figurent dans ce numéro du Figaro illustré en est une preuve.

Une de ces légendes me revient à la mémoire pendant que j'écris ces lignes, et je revois encore à travers bien des années de distance, le dessin qui l'accompagnait, un des meilleurs à coup sûr de l'artiste, dessin précis et aigu que l'on ne pouvait regarder sans songer involontairement à la rapide et nerveuse exécution de Gavarni dans sa série des Bohèmes et des Gens de Paris.

Il s'agit d'un flâneur, d'un lamentable flâneur, en arrêt devant un pêcheur à la ligne : « Faut-il, s'écrie le flâneur, que des gens aient de la patience !... Il y a deux heures que je le regarde et il n'a pas pris un malheureux goujon ! »

On a maintes fois reproché et bien à tort à Grévin de chercher à imiter Gavarni. Il n'avait de ce dernier ni la pénétrante faculté d'analyse, ni, il faut le dire, l'impeccable science du dessin. Il le savait d'ailleurs fort bien, professait pour Gavarni une profonde admiration, et ne cessait de se plaindre des articles de journaux où l'originalité, cependant si frappante de sa manière, était impitoyablement discutée.

Son ami Pierre Véron le défendit d'ailleurs avec beaucoup d'esprit contre l'incompréhensible injustice de ces attaques. « Ce n'est pas Gavarni II, écrit-il, c'est Grévin I^{er}. L'œuvre de ce parisien de la Bourgogne, en effet, n'est pas la copie de son devancier, elle n'en est pas même la continuation ; elle a sa saveur particulière, elle a sa date bien immédiate. Elle a aussi sa philosophie, sans emprunter l'amertume de l'auteur des Masques et visages. Le défaut de Gavarni, défaut qui alla toujours s'exagérant, était de vouloir trop professer. Les légendes en arrivaient parfois à être de véritables démonstrations, des argumentations sociales en règle. Rien de pareil avec Grévin ; il se livre à son inspiration humoristique, sans prétendre se poser comme réformateur des mœurs. Ce qui n'empêche pas telle



— Dites-donc, baigneur, vous jouez quelquefois de la clarinette ?
— Non, madame.
— Alors vous pourriez peut-être vous dispenser de faire aller vos doigts comme ça !



— Si c'est une plaisanterie, je dois commencer par vous dire, monsieur, que je la trouve mauvaise !
— Non, monsieur, ce n'est pas une plaisanterie : ce pantalon a cessé de me plaire.



— Pourquoi aussi, è veut pas que je jouerais de la musique !!!

de ses œuvres d'avoir une moralité tout aussi profonde... Ses croquis sont instantanés comme la photographie. Ils reflètent nos ridicules et nos vices avec la rapidité de l'objectif s'emparant de l'image qui passe devant lui. »

Je ne vois rien à redire à cette appréciation si élogieuse tracée par Pierre Véron, de son fidèle collaborateur, si ce n'est toutefois un jugement un peu trop absolu de l'esthétique morale de Gavarni, jugement inspiré sans doute par le très louable souci d'une défense en somme motivée par des critiques souvent injustifiées.

Ici, quelques lignes biographiques sont de rigueur. Grévin qui vient de mourir à l'âge de soixante-six ans, naquit à Epineuil, près de Tonnerre, dans le département de l'Yonne. Il débuta dans la vie comme employé dans les bureaux d'une compagnie de chemins de fer et il y aurait probablement gagné sa retraite, si un de ses amis qui avait remarqué les croquis si vivants dont il recouvrait les papiers de la compagnie, ne l'avait présenté à Philippon, alors directeur du *Journal amusant* et qui, sans hésiter, après un rapide examen des dessins prime-sautiers du jeune bureaucrate, se l'attacha comme collaborateur.

Tout en prêtant son précieux concours au journal de Philippon, il se faisait la main en illustrant de très modestes brochures comme la *Clef des songes*, l'*Oracle des dames*, la *Correspondance à l'usage des amoureux*...

Puis, enhardi par le succès qu'obtenaient ses gauloises compositions il publia ses premières séries : les *Employées pour rire*, la *Cartomancie amusante*... qui bien vite le classèrent parmi les dessinateurs satiriques les plus en vue de l'époque. Ceci se passait vers 1860.

Le succès activa sa verve naturelle et bientôt il fit paraître coup sur coup : le *Voyage d'exploration dans les bals publics*, les *Bals de l'Opéra*, le *Casino Cadet*, *Mabille*, les *Courses*, les *Promenades au bois de Vincennes*, les *Bains de mer*... publications d'une indiscutable frivolité, peu propre à faire naître dans l'âme de graves méditations, et qui du même coup le classèrent comme le peintre officiel d'un genre très déterminé d'une catégorie de femmes dont on chercherait bien vainement le type aux fêtes virginales de Nanterre.

Ce bon gros bourguignon, toujours souriant sous son large béret, et qui avait gardé dans son allure lourde et paysanne l'aspect un peu fruste du vigneron de son pays, était le plus boulevardier des parisiens. C'était l'éternel familier des coulisses dont il connaissait, comme pas un, les poussiéreux méandres et le petit peuple papillonnant et grêle, au jargon cynique et aux poses perverses.

C'était dans son atelier de Saint-Mandé, que, la pipe aux dents, une pipe lourde et courte, il faisait revivre en quelques coups de son crayon cursif et léger les silhouettes qu'il avait aperçues la veille dans les fêtes demi-mondaines du boulevard, ou sous la lumière artificielle des théâtres.

Mais Grévin ne fut pas seulement un dessinateur spirituel et amusant, il fut aussi un inimitable peintre de costumes pour les pièces à spectacle et pour les bals masqués du grand monde. Et on raconte à ce sujet que son goût de costumier théâtral était tellement incontesté qu'un de nos tailleurs pour dames, les plus célèbres, lui offrit 50,000 francs par an, pour s'assurer sa collaboration exclusive.

Mais Grévin crut devoir refuser, préférant à ces fonctions fort bien rémunérées, en vérité, mais un peu sédentaires, ses courses errantes à travers les coulisses, ses poches pleines de bouts de ganses et de lambeaux de galons, courses pendant lesquelles il se plaisait à donner d'artistiques arrangements aux cheveux des figurantes prêtes à entrer en scène et à plisser d'une main habile leurs robes et leurs tuniques. Pendant une période de près de quinze ans, il costuma les divettes à la mode, Judic, Théo, Granier... et toutes les danseuses de féerie, et ses grosses pattes de paysan devenaient légères comme les petites menottes fuselées des plus savantes habilleuses de chez Worth quand il s'agissait d'épingler un ruban ou de chiffonner un *tutu*.

Il exerçait ces délicates fonctions avec une conviction toute sacerdotale, et il y prenait un vif plaisir, d'ailleurs très facile à comprendre. Aussi sa tristesse fut-elle grande et douloureuse, lorsqu'une impitoyable maladie, cette maladie dont il est mort après dix années de souffrances, l'immobilisa dans sa petite maison de Saint-Mandé, lui rendant tout travail impossible, et lui enlevant même la faculté de nous apprendre qu'il vivait encore, en notant ses impressions d'un parisianisme si boulevardier dans ces vifs et légers croquis qui pendant longtemps le rendront populaire et qui lui feront une notoriété durable.

Grévin était le véritable fondateur du musée qui porte son nom, et dont la direction artistique appartient maintenant à Jules Chéret, qui, comme son prédécesseur, est un peintre exquis et subtil de la parisienne dont il a exprimé avec un talent si personnel l'allure évaporée et l'exquise et affolante coquetterie, qu'on ne peut désormais voir une de ses femmes sans dire : « voilà un Chéret, » comme on dit : « voilà un Grévin », d'une de ces petites créatures d'une si perverse minauderie, qui peuplent les trente dernières années du *Journal amusant* et du *Charivari*.

JEAN MÉRIEM.

A propos des Reliques napoléoniennes

A propos de l'intéressant article que le *Figaro illustré* a publié dans son numéro de mai sur les *Reliques napoléoniennes*, Madame la comtesse Desmazières-Marchand a bien voulu nous communiquer un document inédit de la plus haute valeur : c'est l'état complet des objets que l'Empereur Napoléon avait confiés, à Sainte-Hélène, à Marchand, son premier valet de chambre, et que celui-ci a fidèlement remis le 8 mars 1835, au général Arrighi, duc de Padoue, mandataire de madame Mère.

Comme l'avait pressenti et indiqué notre collaborateur Frédéric Masson, Marchand semble être jusqu'ici le seul des exécuteurs testamentaires qui ait fait aux mains des héritiers de Napoléon remise intégrale du dépôt qui lui avait été confié.

LE D'SSUSD'SSOUS

SOLUTION

(Voir le *Figaro Illustré*, fascicule de Mai, p. xx).

Disposer les cartons comme suit, la première couleur indiquée étant celle du dessus :

Première rangée horizontale. — Bleu bleu, bleu bleu, blanc bleu, blanc blanc, rouge bleu, rouge rouge ;

Deuxième rangée horizontale. — Bleu blanc, bleu blanc, blanc blanc, blanc blanc, rouge blanc, rouge rouge ;

Troisième rangée horizontale. — Bleu rouge, bleu rouge, blanc rouge, blanc rouge, rouge rouge, rouge rouge.

Disposer ensuite sous les trois cartons désignés en italique, les trois cartons restants de la façon ci-après : le bleu bleu sous le blanc blanc, le bleu bleu sous le rouge rouge et le blanc blanc sous le rouge rouge.

On aura soin, quand on mettra les cartons sens dessus dessous, de retourner les cartons doubles par un seul mouvement, de façon à faire venir en dessus le carton qui, primitivement, était en dessous et on obtiendra alors une figure dont la première bande horizontale sera bleue, la seconde blanche et la troisième rouge.

GEORGES LAUN.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

RELATIONS RAPIDES ENTRE PARIS (gare d'Orléans) ET BORDEAUX

Les relations entre Paris (gare d'Orléans) et Bordeaux sont assurées par des trains rapides et express dans chaque sens :

1^{re} De Paris (gare d'Orléans) sur Bordeaux :

Train rapide (1^{re} classe) départ 9 h. 15 matin ; arrivée 5 h. 57 soir ; trajet 8 h. 42.

Train express (1^{re}, 2^e et 3^e classe) départ 11 h. 20 matin ; arrivée 10 h. 14 soir ; trajet 10 h. 54.

Train express (1^{re} classe) départ 8 h. 20 soir ; arrivée 6 h. 45 matin ; trajet 10 h. 25.

Train express (1^{re}, 2^e et 3^e classe) départ 9 h. 45 soir ; arrivée 9 h. 11 matin ; trajet 11 h. 26.

2^e De Bordeaux sur Paris (gare d'Orléans) :

Train express (1^{re}, 2^e et 3^e classe) départ de Bordeaux-Saint-Jean 5 h. 55 matin ; arrivée 4 h. 48 soir ; trajet 10 h. 53.

Train rapide (1^{re} classe) départ de Bordeaux-Bastide 9 h. 2 matin ; arrivée 5 h. 43 soir ; trajet 8 h. 41.

Train express (1^{re}, 2^e et 3^e classe) départ de Bordeaux-Bastide 12 h. 20 soir ; arrivée 11 h. 59 soir ; trajet 11 h. 39.

Train express (1^{re} classe) départ de Bordeaux-Saint-Jean 6 h. 45 soir ; arrivée 5 h. 26 matin ; trajet 10 h. 41.

Train express (1^{re}, 2^e et 3^e classe) départ de Bordeaux-Bastide 10 h. 35 soir ; arrivée 10 h. 39 matin ; trajet 12 h. 4.

En outre, le train *Sud-Express* partant de Paris (gare du Nord) à 6 h. 53 du soir, les *Lundi, Mercredi et Samedi*, arrive à Bordeaux à 3 h. 34 du matin le lendemain ; trajet 8 h. 41.

Au retour, ce même train (*Sud-Express*) part de Bordeaux-Saint-Jean à 10 h. 58 du matin les *Lundi, Mercredi et Vendredi*, et arrive à Paris (gare du Nord) dans la même journée, à 8 h. 10 du soir ; trajet 9 h. 12.

L'itinéraire de Paris (gare d'Orléans) à Bordeaux et réciproquement offre les prix les plus réduits de transport entre ces deux villes.

AVIS. — Un wagon-restaurant est attelé dans les trains rapides partant :

1^{re} De Paris (gare d'Orléans) à 9 h. 15 du matin pour Bordeaux ;

2^e De Bordeaux-Bastide à 9 h. 2 du matin pour Paris.

LE FIGARO-SALON DE 1892 PAR CHARLES YRIARTE

Cent reproductions en phototypographie

Des principales œuvres de l'exposition de la Société des artistes français (Champs-Élysées) et de la Société nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars).

Le n° 1 (Champs-Élysées) et le n° 2 (Champ de Mars) ont paru dans le courant du mois de Mai. Le n° 3 (Champs-Élysées) vient de paraître.

PRIX DU FASCICULE : 2 FRANCS

Les six fascicules : 12 fr. Relié en toile vert d'eau : 15 f. 50

En vente chez tous les libraires et à l'hôtel du *Figaro*.

ABONNEMENTS D'ÉTÉ

Un grand nombre de nos acheteurs nous informent de la difficulté qu'ils éprouvent à se procurer le *Figaro Illustré* dans les villes d'eaux.

Pour répondre à leur désir, nous créons un service spécial d'abonnement pour les stations balnéaires, aux conditions suivantes :

Abonnements de trois mois :

France. 9 fr. | Étranger. . . . 10 fr. 50

Les demandes d'abonnement peuvent être adressées à M. l'administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. Hazard, 8 rue de Provence.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue de Provence.

S'adresser également à M. Hazard pour se procurer des exemplaires des fascicules précédemment parus.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.

RIDGWAY KNIGHT



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

ENTRE VOISINES

Ayuntamiento de Madrid



MILTON ZARAMAYA, GENTLEMAN

PAR PHILIPPE DARYL

ALORS que j'habitais Londres, nous avions, à quelques amis, — médecins, littérateurs et artistes, — formé un petit cercle très clos, l'*Hypno-Psychical-Club*.

Notre association avait pour objet spécial l'étude des phénomènes de l'hypnotisme, du rêve, des états inconscients et automatiques. Elle se réunissait le samedi soir dans l'atelier du peintre Barton, Marlow-Crescent, Queens'Gate, et se composait primitivement d'une douzaine de membres à peine, choisis avec un soin rigoureux. En fait, c'était une sorte de société secrète, car, sans nous livrer à de puériles cérémonies d'initiation, nous observions un tacite contrat de discrétion, et nous savions que le seul moyen de ne pas être débordés par une curiosité banale, était de garder pour nous le monopole de nos recherches.

Mais la nature même de ces études, et la nécessité d'obtenir des « sujets » de toute condition, avait peu à peu étendu le nombre de nos confidents. Un certain nombre de gens célèbres ou haut placés et de femmes du monde, avaient graduellement apporté leur concours à nos travaux.

S'il m'est permis aujourd'hui d'en parler sans violer le pacte social, c'est que le Club s'est dissous. Les membres en sont dispersés aux quatre vents du globe; plusieurs sont morts, et ceux qui restent seront indifférents à mes divulgations.

I

Un soir, le docteur Bothwell était arrivé tout réjoui.

« Je crois avoir mis la main sur un *sujet* incomparable, et tel que nous n'en avons jamais eu, dit-il.

— Un homme ?

— Non. Une jeune fille. »

Mrs. Temple prit une mine grave.

« De quel monde ?

— Une petite modiste d'Oxford Street. »

Lady Amabel Hooker eut une moue.

« Où l'avez-vous pêché ? demanda Cyril Egerton.

— Dans mon service de Guy's Hospital, tout simplement.

— Oh ! oh !... Encore une névrosée. Mauvaise affaire, mon cher ! Pour moi, je vous l'avouerai, j'ai beaucoup perdu de ma foi aux sujets d'hôpital. Nous en avons tant vu, de ces blanchisseuses en quête d'émotions, ou d'un rôle à jouer, ou simplement de quelques demi-couronnes !... Elles s'endorment au premier signe, parlent comme des livres, obéissent avant que vous n'ayez

ordonné... Quelle est la part du cabotinage en tout cela ? Personne ne pourrait le dire... Voulez-vous m'en croire ? Nous devrions, désormais, nous en tenir à des expériences faites sur nous-mêmes, entre nous.

— Mon cher Cyril, si vous me laissez au moins conter l'affaire, avant de vous emballer !... Il ne coûte rien d'essayer. Et, au cas où vos craintes seraient fondées, que risquerions-nous, sauf un petit désappointement ? Mais il n'y a, ici, aucune fraude involontaire ou voulue à appréhender. Nancy Thwaite n'est pas une névrosée. C'est une jeune fille en parfaite santé physique et morale. Elle a été victime, il y a six semaines, d'un terrible accident de voiture qui a failli la laisser boiteuse et défigurée. J'ai eu la bonne fortune de la remettre sur pied et de réparer les avaries de son joli visage sans qu'il en garde la plus légère trace ; la pauvre petite m'a voué une reconnaissance enthousiaste, exagérée si l'on veut, mais qui n'a rien de morbide, veuillez le croire...

— Comment ! exagérée !... s'écria lady Amabel. Quel service plus signalé pouviez-vous lui rendre ?

— Quoi qu'il en soit, reprit le docteur, cette circonstance me donnait un avantage dont je me suis naturellement prévalu aussitôt que j'ai reconnu en Nancy une rare nature hypnotique...

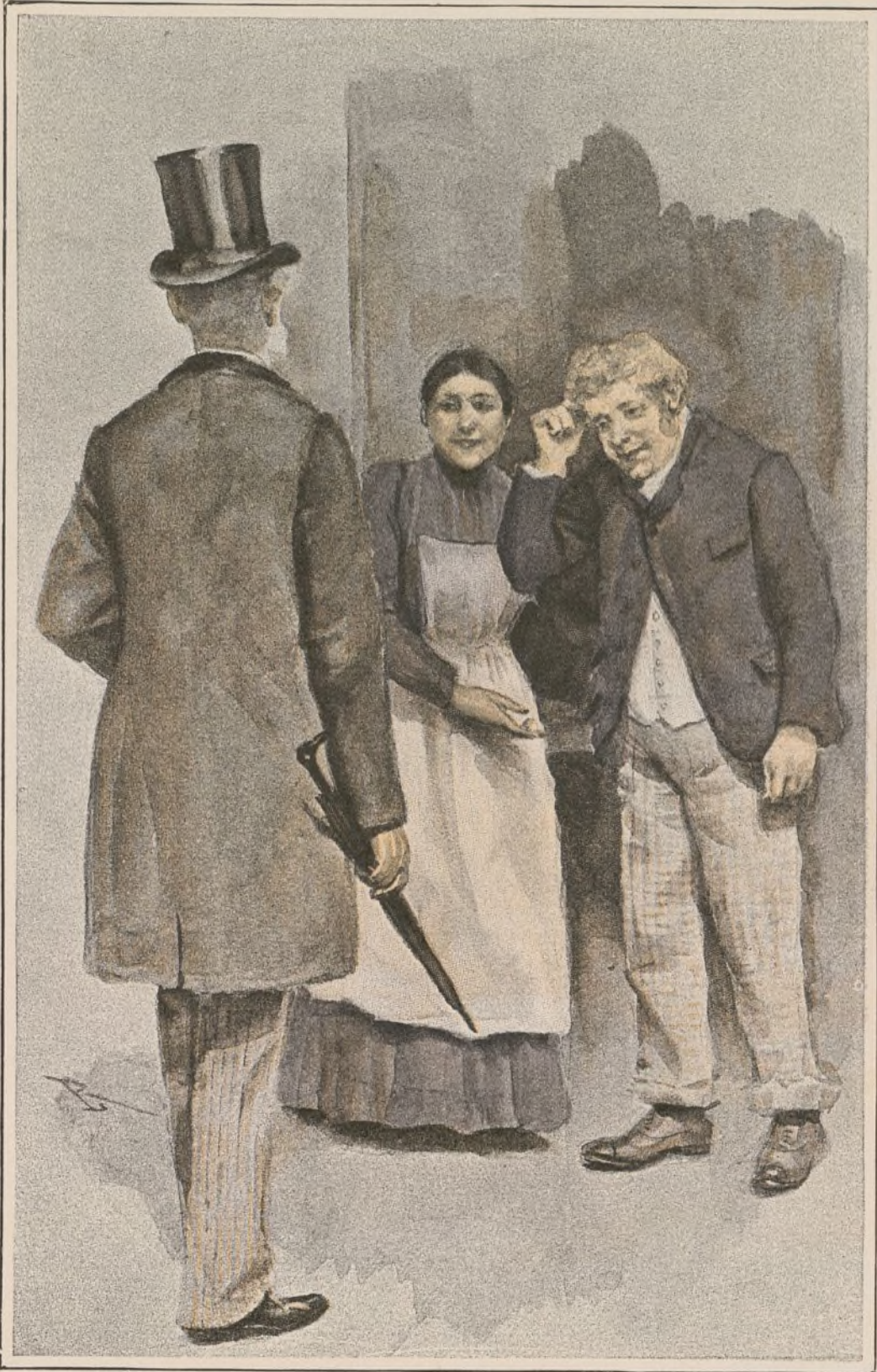
— Qu'a-t-elle donc de si rare ?

— Attendez de la voir et laissez-moi rassurer Cyril, puisqu'il ne veut plus de « blanchisseuses ». Nancy Thwaite a pour père un gentleman. Ce seigneur était, autant que j'ai pu le comprendre, un assez triste sire, mais il a légué à sa fille ces signes de race dont vous paraissez, les uns et les autres si déterminés à ne pas vous passer, même chez un « sujet » : main fluette, pied cambré, col de cygne et lèvres courtes. Plaisanterie à part, l'enfant est charmante et digne de tous les respects. Mais, ce qui est curieux, c'est le terreau où a poussé cette petite fleur.

— Vous connaissez sa famille ?

— Aussitôt que Nancy fut sur pied, je lui demandai si elle consentirait à se prêter à nos expériences, en lui expliquant de quoi il s'agissait ; et, avec une spontanéité touchante, elle me répondit qu'elle serait très heureuse de me rendre ce petit service, sous réserve, toutefois, de l'agrément de ses parents, — agrément qu'elle me pria de venir demander en personne, si mes courses professionnelles me portaient vers Holborn. Ce matin même, je me suis arrêté à l'adresse indiquée. Les parents m'attendaient. Je fus assez surpris de trouver en la mère une petite

femme brune, vive, ronde, de tout point l'opposé de Nancy, qui est blonde et blanche ; mais le père surtout m'étonnait : un gros courtaud, à l'encolure épaisse, à la tignasse rousse et qui, depuis mon arrivée, ne cessait, en signe de politesse, de tirer une mèche sur son front, n'ayant pas son chapeau sous la main. Jamais je n'aurais supposé que Nancy pût avoir un père pareil. « Je viens,



« M. Thwaite, vous demander une faveur, dis-je au personnage. « Votre fille vous a sans doute expliqué... » Mais ici la dame du lieu m'interrompit vivement : « Vous ne parlez pas à M. Thwaite, fit-elle avec un mélange de majesté et de dédain. M. Thwaite, ou plutôt le capitaine Thwaite, le voilà !... » Elle me désignait une toile appendue au mur, représentant un homme mince et blafard, en uniforme de lancier. Puis, son regard se détachant, comme à regret, de l'image de ce guerrier pour se reporter sur l'homme roux : « Celui-ci est mon second mari, M. Cumber, maître-maçon... » Elle prit un temps et ajouta : « J'ai connu de meilleurs jours. Le père de Nancy était un gentleman ; il avait sa voiture... » Pour appuyer cette affirmation d'une preuve irréfutable, elle alla prendre, derrière la porte, un grand fouet de cocher, et me le montra avec un orgueil manifeste. Cet orgueil paraissait partagé dans une large mesure par le successeur du capitaine Thwaite, s'il fallait en juger par ses clignements d'yeux et les mouvements satisfaits de sa grosse tête. Au surplus, le brave homme s'empessa de corroborer l'assertion de sa femme. « Oui, monsieur le docteur, un gentleman ; il avait sa voiture et voilà encore son fouet », répéta-t-il. Là-dessus, biographie verbeuse, de laquelle il résulte que le défunt capitaine avait épousé sa cuisinière, qu'il cultivait la bouteille et s'était dérobé à ses devoirs terrestres en ne laissant que des dettes. « Vous pensez bien, monsieur le docteur, que si nous avons laissé Nancy à l'hôpital, où elle avait été transportée au moment de l'accident, il a fallu des circonstances plus fortes que notre volonté... L'année a été très mauvaise... Mais Nancy, croyez-le bien, n'a pas été négligée. Elle a reçu de l'éducation et passé tous ses examens, oui, docteur, jusqu'au dernier *standard*... » Entendant parler d'embarras pécuniaires, je saisis cette occasion de proposer des séances payées, m'engageant à venir en personne chercher et ramener Nancy le samedi soir. J'eus le plaisir de trouver ces braves gens aussi enchantés de l'aubaine, que soucieux de la sécurité de leur enfant, et l'affaire se trouve arrangée.

« Je n'ai pas besoin, mesdames, de vous recommander, désormais, l'exactitude à nos séances. Votre présence, même parmi

d'honnêtes gens dont aucun n'est sujet à caution, sera une garantie de plus pour une jeune fille irréprochable et digne d'intérêt.

— Comptez sur nous, » dit Mrs. Temple.

C'était la doyenne de notre groupe, une douairière de cinquante ans, au large visage encadré de cheveux gris et éclairé de deux gros yeux de ruminant. De tous les membres du Club, le plus consciencieux et le plus actif. Profondément, ou, pour mieux dire, « épouvantablement » instruite, elle ne connaît pas seulement à fond tous les côtés techniques de la science naissante que nous nous appliquons à faire sortir de ses limbes, — elle a tout étudié, parle huit ou dix langues, et n'est étrangère à rien. Son ambition personnelle est d'avoir « un salon », chose plus difficile encore à Londres que partout ailleurs. Depuis des années, avec la méthode et la ténacité qui lui sont propres, elle marche à ce but et se flatte sans doute de l'avoir atteint. A vrai dire, son salon ressemble plutôt à une exposition anthropologique des principales races du globe. Mrs. Temple se croirait perdue si l'on ne voyait pas figurer, à chacun de ses diners, une demi-douzaine au moins d'étrangers plus ou moins notables. Moi-même, hélas ! j'ai inconsciemment représenté la section française dans cette exhibition. Mais tous ces éléments hétéroclites ne s'assimilent guère, et, à cette table où se rencontrent parfois des gens fort distingués, il est rare qu'on entende causer, au sens parisien du mot. Ce qui n'empêche pas Mrs. Temple d'être une excellente femme, d'humeur égale et douce et parfaitement hospitalière. Ce soir elle a découvert un nouveau « lion » pour sa ménagerie, un Japonais ; et la voilà enchantée de la recrue que Randolph Cullen promet de lui amener. Non pas, certes, qu'elle ait attendu jusqu'à ce jour sans avoir des Mongols à sa table. Mais, en général, ils se sont montrés *unsatisfactory*. Celui-ci, paraît-il, est tout à fait l'article demandé. J'entends la bonne dame expliquant à lady Hooker les mérites du nouveau joujou.

« Un Japonais bon teint ?

— Absolument pure race. Education exclusivement japonaise, avec le culte des bons vieux principes. Son père, un Samouraï authentique, a fait une grande concession aux nécessités du siècle en l'envoyant visiter l'Europe.

— En ce cas, ma chère, dépêchons-nous de le voir, dit lady Amabel en riant. Vous connaissez le fatal engouement de ce peuple pour tout ce qui est occidental : je ne donne pas un mois à votre Japonais pour qu'il soit plus Anglais que vous et moi. »

Lady Amabel est beaucoup plus jeune que Mrs. Temple et semble en tout son opposé. Grande, mince, élégante, libre et sans façon, avec cette absence totale de timidité qui n'est point de l'effronterie et vient simplement de la conviction arrêtée qu'une fille de sa maison, instruite, intelligente, riche et bien portante, peut considérer son bon plaisir comme sa loi, — elle fait une singulière amie pour Mrs. Temple, pesante, timorée et d'aspect un peu bourgeois. En réalité, elles se ressemblent. Même solidité de fond, même implacable sérieux apporté à tout, même fanatisme latent, même besoin de se donner corps et âme à une entreprise quelconque. Aujourd'hui, c'est l'hypnotisme qui les possède : une autre année ce sera la propagande d'une société de tempérance ou la réforme du costume féminin. Elles sont nées apôtres, missionnaires.

Au dîner hebdomadaire de Mrs. Temple j'eus bientôt l'occasion de voir le Japonais annoncé, que Randolph Cullen me présenta dans les formes : « M. Milton Zaramaya, élève en médecine. — Pourquoi Milton ? » demandai-je en *aparte*, devant la face plate, les crins d'ébène et les yeux bridés du petit bonhomme. J'appris alors que c'était un prénom récent, substitué par M. Zaramaya à celui qu'il avait reçu de sa noble famille : sa manière à lui d'exprimer le culte qu'il venait de vouer à toutes les choses britanniques.

« L'idée fixe de Milton Zaramaya, m'expliqua Randolph, est d'entrer dans la peau d'un Anglais et de se transformer, de gré ou de force, en « gentleman ». Vous voyez son habit de chez Poole, sa cravate de New Bond Street et le monocle qu'il a acheté dans Saint-James. Eh bien, toutes ces choses extérieures ne sont que le symbole de son anglomanie. Le plus drôle est qu'il reste, au fond, très attaché aux vieilles coutumes de son pays et aux idées qu'il a reçues de son éducation. Mais il est entraîné par la singulière faculté d'imitation qui le distingue, faculté qui tient presque du prodige. Il serait Parisien s'il habitait Paris, Yankee s'il avait débarqué à New-York. En deux mois de séjour à Londres, il s'est déjà approprié, avec une facilité véritablement simiesque, les façons, le langage, les habitudes, les affectations, toute la manière d'être de nos *swells*, qui ont eu le don de faire sa conquête... »

Quelques minutes de causerie avec Milton Zaramaya éveillèrent ma curiosité. De ma vie, je n'avais rien rencontré d'aussi étrangement artificiel et automatique. Tout, en lui, était de fabrication récente et comme plaqué sur sa nature mongole : langue, costume, attitudes, sourire, poignée de main. Il vous donnait l'impression d'une de ces petites poupées japonaises qu'on voit dans les bazars et qu'un Edison malicieux aurait pourvu d'un

mécanisme intérieur pour parler et se conduire à l'anglaise. J'eus soudain l'intuition très nette que je me trouvais en présence d'un cas tout à fait intéressant de « double personnalité », résultant de l'immersion d'un sujet très suggestible dans un milieu absolument différent de son habitat d'origine. Et naturellement, le désir d'étudier de près un phénomène aussi rare, me donna la pensée d'introduire Milton Zaramaya dans notre Club. Je la lui communiquai sur l'heure. Il s'en déclara ravi. L'ambition d'être d'un Cercle ne pouvait manquer à cette âme falotte. « A ce titre seulement, on est un vrai gentleman », me dit-il avec une conviction touchante.

Dès le samedi suivant, il entra dans notre confrérie. C'est précisément le même soir que nous arrivait Nancy Thwaite, le nouveau sujet découvert par le docteur Bothwell.

Notre savant ami n'avait rien exagéré. Il était impossible de voir une plus charmante fille et plus propre à nos études psychologiques. Non seulement elle s'endormait au premier signe et passait avec la plus grande facilité d'une phase à l'autre du sommeil artificiel, mais sa lucidité était miraculeuse et l'acuité de

tous ses sens semblait décuplée par l'état hypnotique. Avec cela, beaucoup plus cultivée qu'on n'aurait pu l'attendre dans sa condition, douée d'une mémoire excellente qui avait gardé la trace de toutes ses lectures, naturellement fine et artiste, si l'on peut ainsi dire. Un sujet unique. Elle se montra surprenante dans ce que nous appelions les « tableaux vivants », — travail qui consiste à faire prendre au patient l'attitude et la physionomie d'un état d'âme déterminé, — la terreur, la joie, la prière, — et qui fait aussitôt naître en lui des pensées adéquates à l'expression de son visage.

Quant à Milton Zaramaya, il n'était même pas besoin de l'endormir pour le suggestionner. Un geste, un clin d'œil, une intention suffisaient. « Jamais, disait Bothwell, je n'ai rencontré nature plus plastique. »

II

Les tableaux vivants devaient nous conduire à un sport plus raffiné.

« Il y aurait une tentative curieuse à essayer, dit un jour



Randolph qui était passionnément épris de théâtre, ce serait de faire jouer du Shakespeare à ces gaillards-là, — je parle de Milton et de Nancy.

— Où serait l'intérêt ?

— L'intérêt ? ne le voyez-vous pas ?... Il s'agit d'un art d'imitation pure. Nous prenons deux sujets étrangers à cet art et n'en ayant jamais épilé le rudiment. Nous les envoyons au théâtre avec ordre et mandat d'étudier à fond le jeu des acteurs ; puis nous leur faisons répéter automatiquement le rôle tel qu'ils l'ont vu et entendu. Ne sera-t-il pas amusant de voir jusqu'où ira l'exactitude de la reproduction ?

— Le rôle entier ?

— Entier ou telle scène à notre choix, avec les nuances, le geste, les inflexions de voix, la physionomie, les attitudes... Je rêve deux phonographes vivants, et m'est avis que nous les tenons.

— Mais vous leur ferez au moins apprendre le rôle à l'avance ? demanda Cyril.

— Pas le moins du monde. A quoi bon ? N'avez-vous pas entendu Nancy nous répéter mot pour mot cent vers de Browning qu'elle ne pouvait pas comprendre et qu'on lui avait lus une seule fois ? Ce qu'il s'agit de vérifier, c'est jusqu'à quel point un bon sujet, après avoir vu et entendu un acteur de marque, sera capable de nous rendre sa manière et ses intonations propres. J'imagine que ce sera stupéfiant.

— La chose peut être curieuse, tout au moins.

— Nous verrons bien ! mon plan se dessine... Que jouet-on présentement au Lyceum ?... *Roméo et Juliette*. Le grand duo d'amour, l'écueil de toutes nos actrices, le rôle qui consacre leur talent et sur lequel tant de femmes belles, jeunes et bien douées sont venues échouer misérablement. N'est-ce pas Kean l'ainé, qui disait qu'aucune artiste n'était capable de jouer ce rôle qu'au jour où elle avait trois fois l'âge de Juliette ?...

— Quinze ans, ô Roméo, l'âge de Juliette ! murmurai-je involontairement.

— En admettant, avec Shakespeare, qu'elle en avait quatorze, continua Randolph, il faut donc une femme de quarante-deux ans pour aborder ce rôle terrible !... Et, en effet, pour incarner la divine véronaise, pour faire parler la passion pure, pour sou-

tenir sans faiblesse cet hymne à l'amour en cinq actes, quelle petite fille sortant de l'école, avec ses intonations apprises et son ingénuité de commande, pourrait nous satisfaire ?... Aussi, pour la représenter, a-t-il fallu s'adresser toujours à des femmes mûries, bronzées par la passion vécue, à des femmes « d'un certain âge », comme on dit, parfois même, hélas ! à des femmes obèses !... Nous n'en sommes pas là, heureusement. Ellen Terry, bien que légèrement « marquée » pour le rôle, est gracieuse et souple à souhait. Elle lui prête un feu sombre, une flamme un peu morbide, une beauté attendrie ; c'est presque Phèdre ; ce n'est plus tout à fait Juliette : n'importe ! Le modèle suffit largement pour notre expérience, et je suis sûr qu'il en sortira quelque chose d'inédit... »

Randolph, tout en parlant, marchait à grands pas, se frottait les mains ou tordait sa grosse moustache rousse.

« Messieurs, dit-il pour conclure, nous sommes quatre ici : je vous donne rendez-vous après-demain au Lyceum, où je vais retenir une loge. »

Et il sortit comme un coup de vent.

Au jour dit, je ne manquai pas de me trouver à huit heures sous le péristyle de ce petit théâtre du Strand, où le public de langue anglaise peut voir, depuis quelques années, Shakespeare mis en scène comme le pauvre grand poète ne le rêva jamais. Une loge nous attendait et nous y primes place. Peu d'instants plus tard, je vis entrer, presque au-dessous de nous, à la gauche de la première galerie, Nancy accompagnée de sa mère, respectable dame d'une quarantaine d'années dont les bandeaux noirs faisaient durement ressortir les joues et le nez aux tons de cuivre rouge. Et je me demandai tristement si notre petite amie, comme la plupart de ses compatriotes du beau sexe, échangerait, vers le septième lustre, ses doux yeux bleus pour ces yeux arides, la blancheur de son petit nez et la suavité de son teint de lait pour cette dure apparence métallique... Quoi qu'il en dût être, elle était jolie à ravir dans sa fraîche toilette de gala, une guirlande de lierre naturel tordue sur ses cheveux d'or, et sa petite robe à dix sous le mètre discrètement ouverte sur la neige d'un corsage naissant.

Les deux femmes étaient à peine assises, que je vis se placer auprès d'elles le jeune Milton Zaramaya. Cet illustre rejeton de

la race jaune devait être au comble de ses vœux, car tout dans sa tenue d'opéra était irréprochable : le minuscule habit noir, mou-lant impitoyablement son misérable petit torse ; le pantalon de cachemire collant aux jambes grêles ; le faux-col ivoirin sur son cou noir ; la perle entourée de brillants au centre du plastron glacé, et jusqu'aux souliers décollés sur le bas de soie à jours, — tout devait être du bon coin. Raide et gourmé, fier comme un jeune coq, il s'installa dans le fauteuil à la droite de Nancy.

Randolph nous expliqua qu'il leur avait envoyé, la veille, trois places contiguës.

Milton, malgré son chic anglais de commande, avait encore dans les mouvements une vivacité quelque peu simiesque. A peine assis, il commença de promener de tous côtés ses petits yeux bridés, qui me faisaient toujours, dans sa face jaune, l'effet d'un accident, et ces yeux vinrent bientôt se reposer sur l'aérienne silhouette de Nancy, coude à coude avec lui. Aussitôt, sa physionomie s'immobilisa, son regard se fixa audacieusement sur les doux yeux bleus de sa voisine et n'en bougea plus. Attendait-il de leur part un indice de reconnaissance qui lui permit de saluer ? C'est probable, car il s'était déjà trouvé deux ou trois fois au Club avec Nancy, sans avoir eu d'ailleurs l'occasion de lui adresser la parole. Mais l'encouragement attendu ne vint pas, soit que la jeune fille n'eût jamais accordé la moindre attention au Japonais, soit que d'instinct elle jugeât à propos de ne pas mêler sa vie professionnelle de « sujet » à sa vie mondaine. En se sentant regardée avec cette insistance, elle fixa ses yeux devant elle, un demi-sourire aux lèvres. Puis ce regard la gêna ; un nuage rose monta à ses joues ; à la dérobée, et comme involontairement, elle jeta un coup d'œil effaré sur son admirateur. A la vue de ce masque mongol, elle tressaillit légèrement ; une nuance plus vive colora son visage et, avec une imperceptible moue, elle tourna sa blanche épaule au Japonais.

Peine perdue !... Milton parut tout aussi charmé de la vue des cheveux d'or s'enroulant sur ce col flexible qu'il avait pu l'être du profil, et nous parut même contempler de plus près encore l'épaule qu'on lui opposait.

« Vilain magot ! dit entre ses dents Cyril Egerton, qui l'avait en horreur. On ne regarde pas de la sorte une jeune fille !... Je ne sais ce qui me tient d'aller lui tirer les oreilles.

— Laissez donc ! répliqua Randolph. Cela n'a pas d'importance. »

A ce moment le rideau se levait sur le décor qui représente le palais des Capulets. La mère et la nourrice causent du mariage arrangé pour l'héroïne. « Elle a quatorze ans bientôt. A son âge, dit lady Capulet, j'étais déjà heureuse épouse, heureuse mère... » En fille bien apprise, Juliette répond que le mariage « est un honneur dont elle n'a point encore rêvé ; » elle n'en fera pas moins son possible pour plaire à ses parents et s'efforcera de jeter un regard favorable sur celui qu'on lui destine.

Dès les premiers mots Nancy, oubliant l'importun, s'était tournée vers la scène et son visage avait pris l'expression de l'attention la plus intense. Milton avait paru, lui aussi, subir un ascendant irrésistible. Comme à regret, avec un soupir, il détacha ses yeux de la personne de Nancy et les reporta sur les acteurs. Sa bouche s'ouvrit, tous ses traits indiquèrent une concentration passionnée de ses facultés mentales.

« Regardez-les quand Roméo sera en scène, nous dit tout bas le docteur Bothwell. Je leur ai suggéré, selon le vœu de Randolph, de s'occuper exclusivement, l'un d'Irving et l'autre d'Ellen Terry...

La fête s'ouvrit sous nos yeux ; au bruit des violes, à la lueur des torches, le vieux Capulet adressait à ses hôtes sa chaleureuse invitation : « Messieurs, la bienvenue !... à vous aussi, mesdames !... celles de vous dont les pieds ne sont pas torturés de cors, daigneront danser un pas avec ces gentilshommes... Allons, musiciens !... En avant, belles dames !... »

Quand parut Juliette, dans sa longue simarre d'or pâle, la tête couronnée de roses, Nancy se pencha vers elle ; je vis sa petite main se crispier sur le velours du balcon ; ses lèvres s'agi-

tèrent comme pour répéter mot à mot tout ce que disait la grande artiste ; elle s'absorba, se fondit, pour ainsi dire, dans cette délicieuse femme, revêtue de ce délicieux costume, disant ces vers délicieux. Jamais un être humain n'exprima plus fortement

l'attention. Tandis que Juliette dansait la pavane avec l'époux choisi par son père, le beau comte Paris, un sourire, un léger balancement de la tête et du buste de Nancy montrèrent qu'elle suivait, en elle-même, tout le jeu de scène.

Roméo entra, déguisé en pèlerin :

« Quelle est cette dame ? Celle qui enrichit la main de ce cavalier ?... C'est d'elle que les torches prennent leur éclat !... Sa beauté illumine la joue de la nuit comme un bijou précieux éclaire l'oreille d'un Ethiopien... »

Milton était aussitôt tombé en arrêt. Il devint haletant, quand Roméo s'approcha de Juliette et lui prit la main. Et le docteur nous faisait observer à demi-voix avec quelle prescience le divin Shakespeare, pour motiver l'amour foudroyant de ses deux héros, a pris soin, dès l'abord, d'établir entre eux le contact physique. « Paume contre paume, n'est-ce point le baiser des pèlerins ? »

Tous les détails de cette scène décisive furent suivis par Milton et Nancy avec une attention indicible. Ils étaient complètement absorbés dans le jeu des acteurs, dont toutes les émotions se reflétaient sur leur visage ; le monde

extérieur n'existait plus pour eux.

Mais le rideau tomba sur le premier acte. Aussitôt l'enchantement parut se dissiper. Avec un léger soupir, Nancy se laissa aller sur le dossier de son fauteuil, et dans ce mouvement, son éventail roula à terre. Aussitôt Milton le ramassa ; en le rendant à la jeune fille, il nous parut qu'il balbutiait quelques mots. Mais celle-ci, avec une rougeur nouvelle, inclina la tête d'un air dédaigneux et se détourna vers sa mère.

Les cinq actes du drame immortel passèrent successivement sous nos yeux et, pendant les trois heures qu'il dura, nous pûmes suivre l'alternance des émotions chez Milton Zaramaya : tout à Roméo, quand Irving était en scène, et tout à Nancy, quand la toile s'abaissait. Mais bien décidément, il avait peu de succès auprès de la belle.

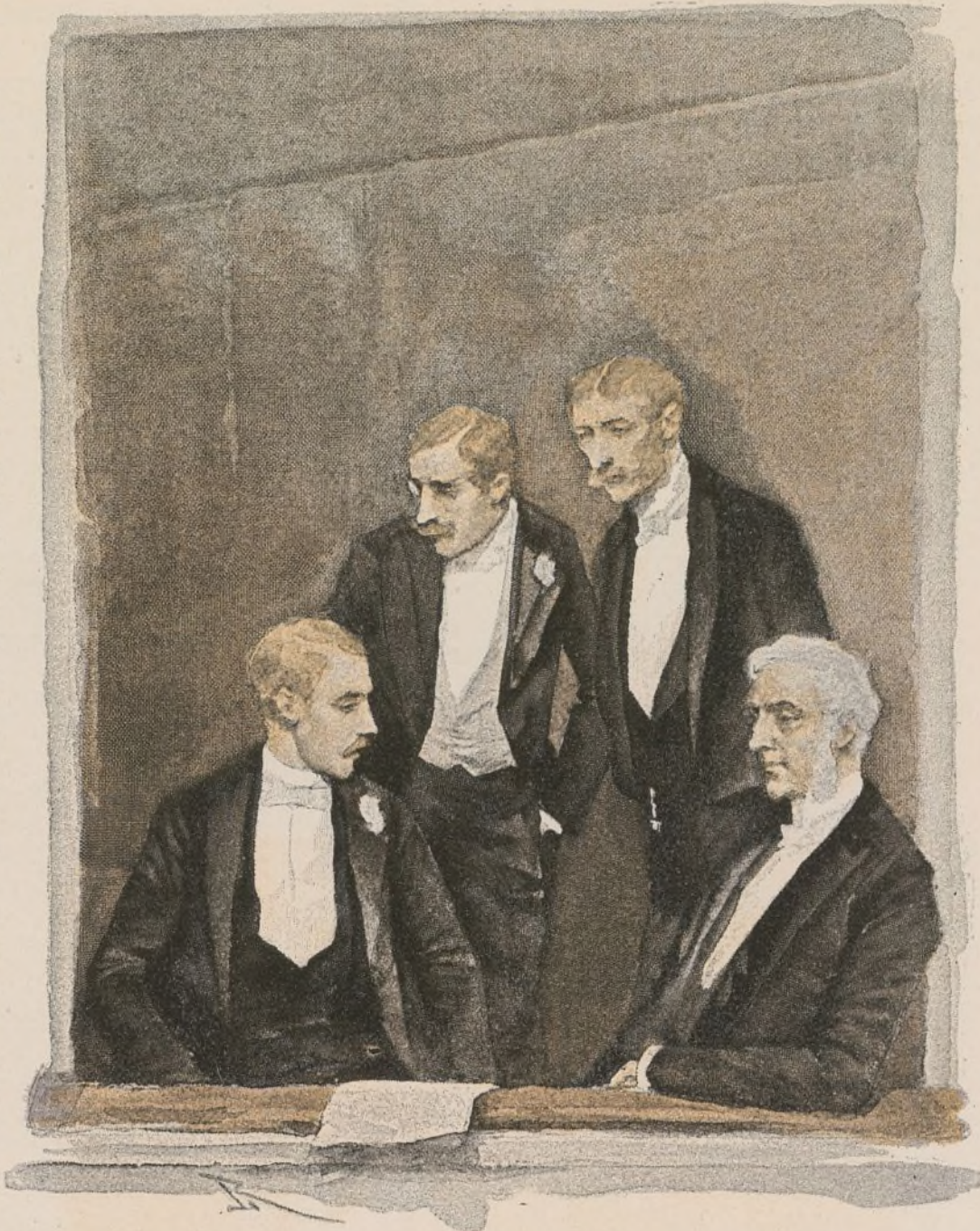
A la sortie, comme nous regardions dans le vestibule s'écouler la foule élégante, j'entendis la fillette dire à sa compagne, avec un rire frais : « *Did you see that horrid little chinese monkey ?* » (Avez-vous vu cet affreux petit singe chinois ?...)

III

L'épreuve attendue prit à l'Hypno-Club les proportions d'un événement. Tout le monde était présent ; Barton avait fait disposer un théâtre de paravents sur l'estrade de son atelier et commandé un excellent souper. Lady Amabel s'était chargée de prêter à Nancy un merveilleux habit de brocard rose qu'on aurait cru décroché d'une toile de Tintoret. Comme Mrs. Temple, elle raffolait maintenant de la petite modiste, qui montrait véritablement beaucoup d'esprit et de tact et savait prendre avec elle un ton de respect tempéré de dignité native.

On n'attendait plus que Milton Zaramaya. Il finit par arriver à neuf heures. Nancy faisait face à la porte par laquelle il pénétra dans l'atelier. Cyril et moi nous causions près de la baie vitrée et nous remarquâmes tous deux le changement qui se marqua aussitôt sur les traits de Nancy. Son doux visage n'exprima plus que dureté et mépris. C'est à peine si elle répondit d'un mouvement de tête au profond salut de Milton, et quant à la main suppliante qu'il présentait, elle ne voulut même pas la voir.

Pourtant, elle savait qu'il allait lui donner la réplique. Bothwell le lui avait notifié et sa docilité parfaite n'avait pas élevé la moindre objection. Mais elle était visiblement décidée à ne pas ajouter une ligne à son rôle, et ne faisait aucun effort pour dissimuler la répugnance que lui inspirait « le petit singe chinois ». Cette répugnance même donnait d'ailleurs plus de piquant à l'expérience, car il avait été décidé qu'elle porterait spécialement sur les scènes d'amour du drame shakespearien. Quelle meilleure preuve du pouvoir de la suggestion ? C'est d'un cœur léger que le



docteur passa dans la coulisse et endormit successivement Nancy Thwaite, puis Milton, pour leur donner ordre de jouer à leur réveil la scène fameuse du troisième acte.

Les trois coups furent frappés et le rideau s'ouvrit sur le balcon de Juliette. Au premier moment, la vue de Milton en maillot clair et pourpoint de velours noir fit courir un sourire sur les lèvres de l'auditoire. Mais ce ne fut qu'un éclair. Le spectacle était étrange et saisissant. Avec une grâce parfaite, une délicieuse langueur, Nancy avait jeté ses deux bras autour du cou de Milton, qui l'enlaçait passionnément des siens. Le petit Mongol semblait transfiguré : à tous il apparut grandi. Sous ce masque jaune, l'immortelle poésie transparaissait en quelque sorte, éclairait les chairs molles — telle une lampe sous un globe. Renversée sur son épaule, Nancy parlait d'une voix inconnue, musicale et pénétrante comme le son de la flûte :

« Tu veux partir?... crois-moi, il n'est pas encore jour... C'était le rossignol et non point l'alouette, qui a frappé le creux inquiet de ton oreille. Chaque nuit il chante, perché sur ce grenadier... Crois-moi, mon amour, c'était le rossignol... »

Et Milton répondait, non plus avec les accents gutturaux et râpeux de son larynx normal, mais en notes claires et pures, pleines, bien timbrées, qui reproduisaient avec une exactitude inouïe les moindres particularités de la manière d'Irving :

« C'était bien l'alouette, héraut du matin, et non point le rossignol... Vois, aimée, les rayons envieux qui percent ces nuages entr'ouverts à l'Orient. Les torches de la nuit sont consumées. L'aube joyeuse, sur la pointe du pied, paraît au-dessus des monts nuageux... Il faut partir et vivre, ou rester et mourir !... »

JULIETTE. — Non, je le sais, cette lumière n'est point celle du jour. C'est quelque météore exhalé par le soleil, qui veut te servir de guide cette nuit, pour éclairer ta route jusqu'à Mantoue... Reste... Rien ne t'oblige à partir.

ROMÉO. — Je reste, alors. Qu'on nous surprenne et qu'on me tue, je serai satisfait si tu le veux ainsi. Si tel est ton plaisir, je dirai que cette lueur grise n'est pas l'œil du matin, mais un pâle reflet au front de Cynthia. Et ce n'est pas non plus l'alouette, dont le chant éclate si haut dans l'empyrée, au-dessus de nos têtes !... J'aime bien mieux rester... Je ne veux pas partir... Viens, Mort !... sois la bienvenue. Ainsi le veut Juliette... Eh bien, qu'est-ce donc, mon âme?... Parle. Ce n'était pas le jour...

JULIETTE. — C'était le jour !... Pars, fuis, va-t-en... Oh ! oui, c'est l'alouette qui chante de sa voix dure et plaque ces accords sinistres, ces intervalles discordants. L'alouette, dit-on, sépare délicieusement la nuit du jour. Pas celle-ci, puisqu'elle nous sépare... On dit aussi que l'alouette et le crapaud infâme changent d'yeux : Oh ! je voudrais qu'ils eussent aussi changé de voix, puisque cette voix nous arrache aux bras l'un de l'autre, te chassant d'ici, précédant le jour... Oh ! pars, pars !... Le jour devient plus clair !

ROMÉO. — Le jour devient plus clair ?... Notre douleur plus sombre, veux-tu dire...

LA NOURRICE. — Madame !...

JULIETTE. — Quoi, nourrice ?

LA NOURRICE. — La dame votre mère arrive à votre chambre. Le jour est levé. Prenez garde !...

JULIETTE. — Alors, fenêtre, laisse entrer le jour, sortir la vie !...

Aucun verbe humain ne saurait exprimer la surprise et le charme de cette étonnante reconstitution. C'est la vision même du poète qu'il nous était donné

de voir et d'entendre. Dans les vibrations de la voix de Nancy et jusque dans les traits de son gracieux visage, nous retrouvions celle qu'on a appelée *the lady of Pain*, la dame de Douleur, — mais avec quelque chose de plus exquis encore et d'inexprimable. La passion contenue, touchant à la souffrance, que cette enfant de seize ans arrivait à rendre visible, nous mettait sous les yeux, mieux qu'une Siddons, une Fanny Kemble ou une Ellen Terry, — la Juliette idéale. Quelle angoisse, quelle pâleur sur son jeune front, alors que, penchée au balcon, elle voit Roméo, en bas, « comme mort en sa tombe ! » Et, d'autre part, quelle amertume, quel poignant regret dans la réponse de son amant !...

Car la transformation de Milton Zaramaya était plus extraordinaire encore. Toute l'ardeur qui enflamme le fils des Montaigu et couve sous ses moindres paroles, semblait être passée en lui, avec l'âme et la voix d'Henri Irving, pour l'emporter au-dessus de son enveloppe mongole. C'était étourdissant et indéfinissable, spectral, — effrayant comme tous les phénomènes qui nous font côtoyer l'Inconnaissable et nous en montrent l'abîme dans un éclair fugitif.

Sur l'ordre de Bothwell, quatre autres scènes du drame furent jouées de même, avec une puissance de rendu chez les deux acteurs, et d'émotion grandissante pour l'auditoire, dont il est impossible de donner une idée.

Quand tout fut fini, quand les applaudissements qui avaient éclaté en tempête, se furent apaisés, Milton et Nancy se retrouvèrent debout en face de nous, les mains enlacées, dans l'attitude modestement glorieuse des triomphateurs écrasés sous le poids de leur succès.

Soudain, comme si le charme tombait du coup, Nancy repoussa d'un geste brusque la main du petit Japonais ; son pâle visage se colora d'une vive rougeur et, dans ses yeux si doux, passa une flamme de haine. Elle se retira violemment en arrière, laissant le pauvre diable abasourdi.

Le revirement était si marqué qu'il eut quelque chose de pénible et de quasi tragique en sa violence. Mais Cyril et deux ou trois autres ayant ri, la réaction se fit et tout le monde suivit son exemple, tandis que Nancy, toute rose et indignée, frottant sa petite main d'un geste machinal, pour en effacer le contact abhorré, se réfugiait auprès de lady Amabel et de Mrs. Temple.

Certes, elle avait désormais perdu toute souvenance des blandices passionnées qu'elle venait si récemment d'octroyer à Roméo !... Où était donc votre mémoire, petite Nancy ? Était-ce là celui que vous ne pouviez assez étroitement emprisonner de vos bras, quinze courtes minutes plus tôt ?... O inconstante et volage Nancy !... à cette heure, il lui suffit de vous contempler pour que son regard vous offense, de vous sourire pour que vous détourniez la tête avec dédain. Ce n'est pas seulement du mépris, c'est du dégoût que vous inspire l'infortuné fils du Soleil-Levant, — coupable uniquement d'avoir la peau jaune, et les yeux bridés, et le bon goût de vous aimer !...

Car l'infortuné Milton aimait sa charmante Juliette, c'était manifeste à tous les yeux. Il l'aimait d'autant plus qu'elle se montrait pour lui plus cruelle, et sa déconvenue était à la fois si comique et si douloureuse, qu'elle me serra le cœur. A tort ou à raison, je pensais reconnaître, dans la complicité générale du Club contre son Roméo, quelque chose de cette haine innée que tout Anglo-Saxon porte aux étrangers. Et, moitié pitoyable, moitié curieux, je m'avisai, pour la neu-



traliser, d'un expédient subit. M'approchant du docteur Bothwell :
« Croyez-vous, lui dis-je, que votre pouvoir discrétionnaire



pourrait aller jusqu'à rendre Nancy, — en tant que Nancy, et non plus Juliette, — gracieuse et courtoise pour Milton ?

— Assurément, répliqua le docteur.

— Eh bien, essayez donc, pour voir... Ce sera le triomphe de la suggestion. »

Bothwell s'avança vers Nancy et lui mit aux paupières deux doigts en fourchette : « Dormez ! » fit-il simplement.

Les bras de la jeune fille tombèrent aussitôt le long de son corps. Ses traits calmes et reposés, son souffle égal et doux dirent qu'elle avait obéi. « Nancy, reprit le docteur, M. Zaramaya va vous offrir la main pour vous conduire à souper. »

La physionomie de l'enfant se contracta.

« Oh ! non !... non !... articula-t-elle d'un ton suppliant.

— M. Zaramaya va vous offrir la main, répéta impérieusement le docteur, et vous l'accepterez avec plaisir. »

Il y eut un moment d'indécision.

« Je l'accepterai avec plaisir, dit enfin Nancy.

— Vous serez à table auprès de lui... »

Nouveau mouvement de malaise.

« Loin de vous importuner, ce voisinage vous agréera... M. Zaramaya est un charmant jeune homme à qui nous désirons faire bon accueil. C'est vous que nous chargeons de causer avec lui. Vous me comprenez, Nancy ?

— Je vous comprends.

— Eh bien, pendant toute la durée du souper, vous voudrez bien quitter cet air dédaigneux que vous avez avec lui. Prenez un gracieux visage, des manières avenantes, des réponses polies ; personne ne le peut mieux que vous. Soyez telle que vous seriez avec moi, je le veux... »

« ... Voilà une affaire arrangée, » reprit le docteur en soufflant sur le front de Nancy, qui revint à elle.

Milton, occupé dans la coulisse à reprendre son harnais d'homme du monde, n'avait pas assisté à l'opération. Informé du privilège qui lui était dévolu de conduire Juliette à table, il s'approcha tout tremblant et le bras arrondi, de la farouche beauté : « Miss Thwaite, voulez-vous me faire l'honneur d'accepter mes services?... »

O étonnement ! Cette offre fut accueillie par le plus gracieux sourire.

« Volontiers, monsieur, » dit l'enfant d'un air empressé.

Muet de surprise et de joie, le petit homme prit orgueilleusement le chemin de la salle à manger.

« Que je vous dise tout le plaisir que j'ai eu à jouer avec vous, M. Zaramaya, reprit Nancy avec un redoublement de douceur, tandis qu'il la faisait asseoir à table.

— Quoi ! miss Thwaite, vous n'avez pas trouvé mon jeu trop pauvre et mon accent trop exotique ? demanda Milton.

— Votre accent est parfait, et quant à votre jeu, je n'ai jamais rien vu qui le vaille... M. Irving lui-même est dépassé. C'est l'avis général et c'est le mien.

— Moi qui croyais... qui craignais... de vous avoir déplu?... »

— M'avoir déplu ? répéta Nancy avec un rire franc. Si la poésie incarnée, si la musique vivante, si la grâce faite homme peuvent déplaire, vous m'avez déplu.

— Mon Dieu, mademoiselle, balbutia Milton éperdu, je puis à peine croire ce que j'entends.

— C'est la stricte vérité et je ne saurais assez vous dire combien je suis fier de vous avoir donné la réplique.

— Alors, vous consentiriez peut-être à renouveler cette représentation, qui restera le souvenir le plus doux de ma vie ?

— Si j'y consentirai ?... Dites que je vous le demanderai comme un honneur et au besoin comme une grâce.

— Ah ! il ne sera pas nécessaire, dit Milton absolument grisé par la louange et promenant autour de la table un regard conquérant.

— Nommez votre jour, ce sera le mien. Je bousculerai tout pour être exacte. J'ai hâte d'entendre encore Roméo et de redevenir Juliette... »

« Ne trouvez-vous pas qu'elle va un peu loin ? dit à demi-voix lady Amabel en se penchant vers Mrs. Temple.

— Ma chère, je suis sur des charbons ardents. Comment tout cela va-t-il finir ? »

Je partageais, je dois l'avouer, le malaise de ces dames. Je jetai un coup d'œil vers le docteur Bothwell. Lui aussi, il paraissait quelque peu inquiet.

Et, de fait, l'amabilité, l'empressement, la tendresse que Nancy témoignait au jeune Japonais, allaient grandissant de minute en minute. Sa voix avait pris un ton vibrant qui frappait douloureusement l'oreille ; son œil brillait d'un éclat étrange ; ses joues avaient des couleurs fébriles. Elle était ravissante ainsi, et tout le monde était frappé de sa beauté ; mais la scène n'en avait pas moins un caractère pénible.

Le moment vint où les sourires, les mots flatteurs, les regards affectueux prirent un tel degré d'intensité que cela faisait positivement mal à voir. Seul, Milton Zaramaya buvait du lait, et le spectacle de cette naïve infatuation ajoutait encore à notre tristesse. Mrs. Temple et le docteur échangeaient avec moi des signes de consternation. Qu'avions-nous fait, et qui se serait attendu à pareil résultat ? Bothwell, charmé par l'accent de touchante gentillesse que sa petite malade prenait en lui parlant, avait dit au hasard : « Soyez telle que vous seriez avec moi, je le veux ! » Qui aurait pu prévoir les conséquences de cet ordre si simple ? Quelle corde avait-il touché sans le savoir ? Mystère. Un seul fait s'imposait : c'est que nous avions cruellement dépassé le but.

Arrêter cette triste expérience, en finir avec cet intolérable souper et congédier le Japonais de malheur, voilà de quoi nous avions hâte désormais. La honte de cette profanation d'une conscience virginale s'était abattue sur nous tous comme un drap mouillé. On pressa le service, on supprima le dessert, on quitta la table sans avoir rien touché.

Nancy fut entraînée vers un petit salon où le docteur la suivit aussitôt, pour rompre le charme en la rendant à elle-même. Ce fut l'affaire d'un instant. Le départ de la fillette dans le coupé de Mrs. Temple nous débarrassa enfin du poids qui pesait sur nos cœurs.

Quant à Milton, il n'avait rien compris à ce qui se passait, et plus que jamais il faisait bomber son plastron en fumant un cigare aussi gros que lui. La vue de cette jactance acheva d'exaspérer Bothwell quand il vint nous rejoindre.

« M. Zaramaya, fit-il en s'arrêtant devant le petit homme, vous n'allez pas, j'imagine, prendre pour argent comptant ce que miss Thwaite a pu tout à l'heure vous dire de trop gracieux ?... C'est un rôle inconscient qu'elle jouait sur mon ordre, en sujet docile : je l'avais endormie et suggestionnée tout exprès... Du diable si l'on m'y reprendra !... »

Le fils du Soleil-Levant chancela sous le coup qui lui tombait sur la tête en plein triomphe et que deux ou trois éclats de rire soulignèrent assez brutalement. Ses petits yeux bridés se fermèrent un moment comme des boutonnières.

Quand il les rouvrit, ce fut pour dire d'un ton traînant, dans une bouffée de cigare : « Peuh !... qui osera se flatter jamais de connaître la véritable pensée d'une femme ? »

PHILIPPE DARYL.

(Illustrations de Lucius Rossi.)

(A continuer)

Le Manchot

PAR C. DE TORRESANI

— Suite (*) —

MALGRÉ les efforts d'Ida, l'excursion des noisettes dans la forêt d'Hallowitz n'eut pas lieu ce jour-là, ni le suivant non plus. Personne n'y était disposé; Marianne particulièrement était d'une langueur qui étouffait dans le jeune officier tout esprit d'entreprise.

L'aimait-il ou ne l'aimait-il pas? Voilà ce qui était un secret, même pour lui. Il savait seulement qu'il ne dormait plus, passant ses nuits à déchiffrer la clef de l'énigme de cette grande fille brune et lasse, si somnolente et cependant agissant sur ses nerfs avec une étrange intensité.

Enfin, le troisième jour, Ida remporta la victoire. A deux heures de l'après-midi, ils partirent tous les trois dans une briczk pour la forêt distante d'une heure; à la lisière ils mirent pied à terre. En poussant des cris de joie, Ida se précipita la première dans l'ombre épaisse des fourrés; Weber suivait donnant le bras à Marianne. Elle se traînait à petits pas fatigués, s'appuyant lourdement sur lui; il sentait le contact brûlant de son corps. L'enfant avait disparu dans les broussailles. Il était seul avec elle, il eût pu la serrer dans ses bras, lui déclarer son amour... Mais à quoi bon? Pensait-elle à lui en ce moment? N'était-elle pas perdue en ses lointaines et sombres rêveries?

On rejoignit la petite et l'on se mit à cueillir des noisettes. Ida débordait de joie. Jamais, jamais on n'avait vu pareille récolte! Les sacs apportés furent bientôt remplis. Le petit lutin se mit à glisser des noisettes dans les tuyaux des bottes de Weber, dans le cou de Marianne qui finit par s'animer un peu; il y eut des cris, des courses, des poursuites, des rires...

Arrivés à un carrefour, où les grands fûts des arbres et la frondaison des branches formaient comme le transept d'un temple de la nature, ils décidèrent de se reposer et l'on s'étendit sur l'herbe.

Le soleil couchant allongeait les ombres et dorait de rayons obliques le feuillage mouvant des hêtres. Un écureuil glissa devant eux; des abeilles attardées bourdonnaient dans les calices des fleurs automnales; les feuilles desséchées tombaient avec un imperceptible bruissement.

Weber, couché sur le dos, les mains sous la tête, suivait des yeux le cours des légers nuages, les cercles qu'un lointain vautour traçait dans l'air. De temps en temps, du coin de l'œil, il regardait Marianne étendue tout près de lui sur son plaid, immobile, inerte, les yeux fermés.

« Est-ce l'âme qui est malade, pensait-il, ou bien le corps? »

Pendant ce temps Ida, dont la nonchalance n'était pas le fait, était assise à l'écart, et tressait avec activité des guirlandes de houblon sauvage, qu'elle montait sur des branches de sapin, bavardant toute seule, faisant les demandes et les réponses, avec des rires et des minauderies.

« Voilà qu'elle dort, la paresseuse! s'écria-t-elle, interrompant sa besogne et montrant Marianne du doigt. Elle passe sa vie à dormir... Et pourtant, c'est à elle que tu fais ta cour!... Chacun a son goût... Ah! maintenant, je vais faire un bon tour, je vais vous attacher avec mes guirlandes: vous irez très bien tous les deux: toi, jaune, elle, noire. Les couleurs de l'Empereur... Et quand elle se réveillera... comme nous rirons!... »

S'appuyant de toute sa petite force contre le corps étendu de Weber, elle lui imprima un demi-tour à gauche pour le rapprocher de la dormeuse.

Puis, prestement, elle les enlaça de son feston de houblon.

Le visage de Weber touchait presque celui de Marianne...

Ce rapprochement produisit sur Weber l'effet d'une ivresse soudaine. Une tempête brutale envahit ses sens et son âme... Avant qu'il pût s'en rendre compte, ses lèvres avaient rencontré celles de la jeune fille, dans un baiser forcené...

Quelques secondes après Weber revenant à lui, effrayé de ce qu'il avait fait, se releva brusquement. Il vit Marianne toujours immobile, toujours couchée; son corps, ses mains même allant à l'abandon, et sur son visage, la blancheur uniforme d'une morte.

Ida était debout à côté de lui; l'effroi se peignait sur son visage. Ses bras pendants retenaient à peine l'extrémité de la guirlande avec laquelle elle les avait enlacés. Elle avait tout vu...

Tout à coup, un bruit sec, aussitôt suivi d'un sifflement aigu et rapide, semblable au vol d'un moustique; puis le choc d'un objet venant s'aplatir sur le tronc d'un hêtre qui rendit le son d'une porte heurtée du doigt...

Weber porta rapidement la main à son oreille. Il la retira rougie de sang. Avec un cri de rage il se releva et disparut.

Laissant les deux femmes immobilisées par la peur, il s'était élancé dans la direction d'où le coup était parti. Il courait de toute la vitesse de ses jambes, inconscient du danger, bondissant sans autre arme qu'un mince stick à pomme plombé. Au loin, devant lui, une forme humaine fuyait d'une allure inégale, avec des sautillements trahissant un manque d'équilibre physique.

« Le manchot! » s'écria Marianne un instant ramenée à la réalité par cette apparition. Sa voix et son visage exprimaient une indicible terreur... Et elle perdit ses sens.

Ce soir-là, le souper fut plus sombre que d'ordinaire. Les places des deux jeunes filles étaient vides, car Ida tenait compagnie à sa sœur qui s'était couchée, à demi morte de frayeur.

La conversation roula exclusivement sur l'attentat; Weber avait dû raconter toutes les péripéties de son aventure.

« Je ne l'ai pas attrapé », fit-il en terminant son récit. « Tou-



tefois, je ne regrette pas l'accident; car à présent, je sais à quoi m'en tenir. Ce gaillard-là est un lâche. Armé, il n'a pas osé me tenir tête, moi, qui n'avais qu'une baguette.

(*) Voir le *Figaro Illustré*, fascicule de mai 1892, page 88.

— Il peut avoir ses raisons, » répliqua sèchement Paul, qui avait écouté toute cette histoire avec une indifférence moqueuse, uniquement occupé du souper qu'il avalait en affamé. L'officier le regarda de biais, sans répliquer.

Au moment de dire bonne nuit, Paul s'approcha du capitaine et prit congé en se recommandant avec beaucoup de bonne grâce à sa bienveillance pour l'avenir.

« Demain matin, je repars pour Pesth. Je ne suis pas fâché de quitter cette baraque... Vous n'avez pas de commissions à me confier ? je m'en chargerais bien volontiers... »

— Ah ! dit Weber ; vous avez fini par extorquer au vieux ?...

— Oh ! une misère, répondit Paul, dédaigneusement, une misère... pas la peine d'en parler. »

Et tendant la main à Weber : « Adieu, capitaine, enchanté d'avoir fait votre connaissance. Je serai très heureux de vous rencontrer si les circonstances nous donnent l'occasion de nous retrouver. »

Rentré dans sa chambre le capitaine se jeta sur un divan et, les yeux au plafond, le cigare aux lèvres, se mit à passer en revue les événements de la journée ; à savourer de nouveau ce baiser, cet enivrant contact des lèvres de Marianne. Avec un frisson de volupté il se dit qu'elle l'avait senti ce baiser, elle, l'impassible, la morte... Et il maudissait ce malencontreux manchot qui avait eu l'indélicatesse d'interrompre brutalement...

Ce mot de manchot fit dévier ses réflexions.

Il se rappela que, au début de la poursuite qui avait suivi le coup de fusil, il avait gagné beaucoup de terrain sur le manchot privé d'équilibre par son infirmité : Weber calculait déjà les secondes qui le séparaient de son gibier, lorsque tout à coup le manchot était parti comme une flèche, en redoublant de vitesse ; toute irrégularité dans ses mouvements avait disparu ; droite ! gauche ! droite ! gauche ! Et Weber — était-ce un effet d'hallucination produit par l'émotion de la poursuite ? — Weber avait cru voir que le manchot... avait deux bras comme tout le monde, et deux coudes dont il jouait désespérément....

L'image de l'endroit où l'on fut heureux s'identifie presque toujours avec le souvenir du bonheur qu'on y a goûté ; ainsi, Weber ne parlait-il plus que de promenades sous les grands arbres : il s'adressait sournoisement à Ida, lui insinuant qu'il avait découvert ici une admirable clairière, là un charmant petit ruisseau, tout peuplé d'écrevisses. Mais Ida était devenue sombre et boudeuse : elle feignait de ne pas comprendre, hochait la tête et fronçait le sourcil. Elle pesait sans doute les inconvénients des promenades dans les bois.

C'était le troisième soir après l'aventure. On était rassemblé au fond d'une grande salle voûtée qui servait de salon d'hiver, et que chauffait un bon feu pétillant dans un immense poêle en briques, car la température avait considérablement baissé ; le ciel clair, la lune brillante annonçaient une nuit froide. Weber jouait au piquet avec le vieux ; la mère, dans le bien-être causé par le doux frottement de la petite, faisait entendre un ronronnement de vieille chatte. Marianne seule, toujours impénétrable, accablée, se tenait adossée au poêle, grelottant la fièvre.

Tout à coup, une lumière jaune, éclatante, inonda la chambre, en éclaira les plus profonds recoins, découpant en silhouettes diaboliques personnages et objets.

« Doux Jésus ! sus ! cria la vieille dame. Un o... rage ! »

Mais le capitaine d'un bond s'était élancé à la fenêtre.

« Ce n'est pas un orage ! c'est le feu... » Et, d'un mouvement rapide, il ouvrit les volets.

Sans nuages, d'un bleu froid parsemé d'étoiles, le ciel s'étendait au-dessus de sa tête : mais là-bas, à l'horizon, dans la direction d'un bouquet de peupliers baignés par la petite rivière nommée le Fellbach, il vit se dessiner un portique de feu autour duquel se tordaient les flammes...

« Grand Dieu ! ma ferme de Gallendorf qui brûle ! s'écria le gentilhomme agitant ses longs bras et se démenant comme un fou.

— Rien ne brûle ! Ce n'est qu'un de mes fanaux ! dit Weber, tout joyeux. Le manchot aura tenté un coup. Et voyez comme ça

fonctionne ! » Il fut interrompu par le roulement des tambours battant la générale dans la cour encore plongée dans une obscurité relative.

« C'est étrange, » pensa Weber en hochant la tête. Cependant la première excitation passée, des réflexions lui vinrent. En effet, Gallendorf était le point le plus éloigné de l'ellipse qu'il s'était tracée comme théâtre de ses opérations. A pied, il fallait une heure et demie pour l'atteindre, et trois quarts d'heure en voiture. Pourquoi le manchot avait-il choisi précisément ce point-là pour un coup de main ? La ferme ne contenait que du foin et de la paille,

objets trop malaisés à transporter pour pouvoir sérieusement allécher un tel flibustier. Vraiment c'était à croire...

Mais déjà, de toutes les issues, les soldats sortaient en tenue de marche, courant vers le point de ralliement : des charrettes s'avançaient avec un bruit de ferraille ; les commandements retentissaient. La lueur des torches éclairait cette scène et leur fumée, s'élevant lentement dans l'atmosphère calme, peuplait l'obscurité d'images fantastiques.

En toute hâte, Weber donna au maître de la maison ses instructions : « Je vous ai fait part de mes soupçons. Soyez sur vos gardes... vous enverrez vos gens en vedette, à trois ou quatre cents pas à l'entour. Vous barricaderez vos portes et vos fenêtres de la façon que je vous ai montrée ; vous percerez le plancher du balcon qui surmonte la porte d'entrée, ce qui le transformera en machicoulis. De temps en temps vous tirerez quelques coups de fusil pour que ces coquins sachent qu'on ne dort pas au manoir... Je suis forcé d'emmener toute la force militaire ; néanmoins, pour vous être utile, je veux bien vous laisser deux vieux soldats dignes de confiance ; en outre, un gendarme à cheval reste à vos ordres. Ah ! à propos, si vous êtes attaqué vous enverrez mettre le feu à la grande meule de fougère destinée à la litière d'hiver et qui se trouve près de la faisanderie : cela donnera une flamme haute, que je pourrai voir de loin ; en même temps, vous m'expédiez le gendarme à cheval... Mais il faut que je parte. Au revoir, et bonne chance ! »

Ida qui avait écouté ce discours, attentive, l'œil brillant d'enthousiasme, répondit : « Reposez-vous entièrement sur moi ! » comme si toutes ces instructions lui eussent été destinées. Malgré la gravité de la situation Weber ne put s'empêcher de rire.

« Cette fillette, pensa-t-il, possède à elle seule plus d'énergie

que tout le reste de la maison ! »

Il la souleva de terre, voulut l'embrasser, mais elle se défendit comme une chatte sauvage ; elle ne lui avait pas encore pardonné la scène de la forêt d'Hallowitz.

En vain Weber avait cherché des yeux la sœur aînée. Il aurait voulu échanger au moins un regard avec elle ; mais point de Marianne !

Toutefois, en franchissant le seuil, il l'aperçut dans l'obscurité se cramponnant au chambranle de la porte pour ne pas tomber. Dans le regard qu'elle lui adressait, il y avait de la terreur et de la supplication. Ses lèvres voulaient prononcer un mot qui ne pouvait sortir de sa gorge. Dans un effort suprême elle fit entendre un son rauque comme un râle d'angoisse. Weber s'arrêta un instant, la pénétra d'un regard intense, lui étreignit les mains qu'elle tordait et partit, la laissant comme stupéfiée. C'avait été une scène muette, d'un effet presque tragique.

Les chariots destinés à transporter la troupe se mirent en mouvement, à travers la nuit noire, avec un terrible bruit de ferrailles. L'avant-garde était formée par un tout petit char à un cheval contenant deux hommes et un caporal, fusils armés, le doigt à la détente ; un gendarme à cheval le précédait. A deux cents pas de distance, le même bric-zka qui avait servi à la première reconnaissance suivait avec le capitaine escorté par quatre gendarmes à cheval. Ensuite venait le gros de la garnison de Roggendorf, montée sur trois chariots à ridelles. Quant à la garnison de Grossmühlen, elle attendait la colonne principale à une bifurcation



de la route, montée aussi sur des chariots qui prirent la file à la suite de ceux venant de Roggendorf.

Et toute cette colonne roulait par la route endormie, soulevant la poussière, avec le geignement de roues mal graissées, le cliquetis des chaînes, le claquement des fouets. Les soldats



accroupis dans le fond des chariots, le fusil entre les jambes, le buste penché en avant de peur d'être renversés par les cahots, manifestaient la meilleure humeur. L'excellent slivovitz (eau-de-vie de prune) dont le gentilhomme avait rempli leurs gourdes y aidait : mais il y avait aussi le côté romanesque de l'expédition, la poursuite de ce brigand mystérieux et insaisissable.

Tout à coup le capitaine commanda :

« Halte ! »

Il fit entrer les chariots dans un petit bois qui bordait la route, et après avoir recommandé le plus absolu silence, il se posta lui-même au bord de la chaussée dont, à l'aide de sa lorgnette, il se mit à fouiller les confuses profondeurs.

Ses mouvements trahissaient une certaine inquiétude nerveuse, qui excitait la curiosité des soldats. S'ils avaient été plus près de lui ils auraient saisi les phrases entrecoupées d'un discours qu'il s'adressait à lui-même :

« Je l'ai risqué... *Alea jacta est*... comme a dit ce bon vieux Jules... Le compte est clair : là quelques brins de paille... ici des tas d'or... ma foi il devait être fou pour... Ha ! ha ! Collé, mon vieux ! Weber est plus fort que toi... Tu as voulu me donner le change et c'est toi qui... Ici, je suis comme en réserve, prêt à revenir à temps... aussi bien qu'à continuer si... Quoi, si ! Pour moi la chose n'est pas douteuse. Je gage que dans cinq minutes... C'est vrai que ça se fait diablement attendre. »

Il se mit à arpenter la route en frappant le sol du pied. La nuit était froide ; la bise du Nord-Est lui mordait la peau, sous sa légère capote grise. Paisible, muette, la chaussée s'étendait dans la pâle clarté de la lune qui venait de se lever ; sur le firmament très clair, les étoiles scintillaient comme dans les froides nuits d'hiver. De la plaine humide des brouillards se levaient fumant. En haut, les fils du télégraphe bourdonnaient avec des plaintes de harpes éoliennes.

Un quart d'heure, vingt minutes — rien... Se serait-il trompé?... Il attendrait encore trois minutes, après quoi il continuerait sa marche sur Gallendorf, pour sauver ce qui était encore à sauver.

Il compta, la montre à la main... « Une... deux... trois. » Tout était fini... En route ! Peut-être était-il encore temps. On filerait au galop.

Au moment où il allait donner l'ordre du départ, il eut comme

un éblouissement. Chariots, chevaux, hommes, bois, se revêtirent d'une lueur soudaine : et, au loin, s'éleva une flamme énorme, avec des intermittences de fumée épaisse et blanche.

Comme l'éclair, le capitaine se tourna vers le bois :

« Fixe !... En voiture... demi-tour et au galop ! » s'écria-t-il d'une voix retentissante, avec l'accent d'un farouche triomphe.

C'était le signal convenu, la meule de fougère de Roggendorf qui brûlait. Le manchot avait attaqué le château.

* * *

La courte escarmouche était finie, la fusillade se taisait.

D'un pas rapide, impétueux, le capitaine traversa le couloir conduisant à la chambre du maître de la maison, et entra sans frapper. Il trouva le vieux plié en deux, en train d'essayer les clefs de son coffre-fort. Il tendit les bras au visiteur :

« Comment vous remercier, mon cher, mon cher capitaine et ami... Vous nous avez sauvés !... sans vous, nous serions des mendiants, si non des cadavres. Savez-vous que l'un d'eux avait déjà proposé de me chatouiller la plante des pieds, pour me forcer à indiquer la cachette de mes clefs... En attendant, ils faisaient de leur mieux pour forcer la caisse. Je vous dois la vie et le peu de fortune que j'ai. Comment vous prouver... ? »

Weber eut un geste d'impatience : « Eh ! laissez donc... il s'agit bien de cela... Dites-moi plutôt où il est ! Tant que je ne tiens pas ce chien-là, rien n'est gagné. Il me le faut ! Il me le faut ! je veux enfin savoir. »

Tenir le manchot ! Voilà ce qui était devenu son idée fixe. Depuis le commencement du combat, il le poursuivait avec une sorte de frénésie, cet être insaisissable, diabolique...

Depuis un quart d'heure, on ne l'avait pas aperçu, mais il n'avait certainement pas quitté la maison. Un cordon serré de sentinelles lui rendait la fuite sinon impossible, du moins très difficile. Mais comment le découvrir dans le labyrinthe de cette antédiluvienne bâtisse hérissée de pignons, de tourelles, de saillants et de rentrants et dont les combles à eux seuls auraient dérouté un régiment de détectives ?

Mais Weber avait trouvé un expédient et voilà pourquoi il était venu chercher le vieux.

« Il faut l'enfumer !... Autrement, jamais nous ne l'aurons !... »

Et comme l'autre tout ébahi le regarda bouche bée.

« Enfumer ! en-fu-mer ! lui cria Weber aux oreilles.

— Bonté divine... vous... vous... n'y pensez pas...

— J'y pense, cher monsieur, j'y pense. C'est un excellent moyen. Le général Péliissier l'a employé en Algérie... dans une caverne bourrée d'Arabes. Cela a réussi admirablement.

— Comment... vous osez comparer ma maison à une caverne?... Monsieur, vous allez trop loin... Vous disposez de ma propriété comme... comme... Vous avez brûlé mes fougères... à présent vous voulez incendier ma maison... Oh ! mais, jamais je ne...

— Mais il n'y a pas le moindre danger... Le grand vestibule est voûté comme un four, c'est là que nous allons opérer. Il n'y aura pas de flammes, rien qu'un petit peu de fumée... Pour tout vous dire, c'est déjà fait !... je ne voulais que vous prévenir... par politesse. Ne sentez-vous pas déjà une certaine petite odeur ? A



présent, il ne s'agit que d'évacuer la maison. Que tout le monde sorte ! Mais où donc sont ces dames ?

— A la cave, je crois », dit d'une voix mourante le pauvre diable anéanti. Il commençait à maudire l'idée qu'il avait eue de réclamer l'aide de l'autorité militaire.

« Pousse ! pousse ! Encore un peu ! Voilà ! qui est fait. »

Et les deux soldats chargés d'aider Madame à gravir l'escalier de la cave, essuyèrent leurs fronts ruisselants.

Ils la déposèrent dans un vaste fauteuil où elle resta haletante, un tas de chair inerte, grotesquement éclairé par les feux de bivouac qui flambaient au milieu de la cour. A ses pieds, la tête reposant sur les genoux de la mère, Marianne se tenait accroupie le menton appuyé dans le creux de ses mains. Ses yeux hagards fixaient vaguement le lointain. Depuis deux heures elle n'avait pas ouvert la bouche.

La cour du château présentait, en ce moment, le spectacle le plus pittoresque : elle était pleine de monde. C'étaient d'abord les servantes, chassées de leurs chambres, affolées, se tordant les mains, remplissant l'air de leurs lamentations, les yeux levés vers les fenêtres des mansardes où elles avaient dû abandonner leurs nippes. Le long de la grille, les fusils en faisceaux réfléchissaient les flammes du feu de bivouac. Au dehors, ça et là, dans les ténèbres, on voyait luire les baïonnettes des sentinelles. Dans un coin, les dix à douze brigands dont on avait pu s'emparer se tenaient couchés ou assis dans des attitudes calmes, tranquilles, presque gais, car le brigand hongrois est généralement philosophe. Fortement gardés par une haie de soldats, ils se prétaient avec bonhomie à des plaisanteries d'un goût médiocre, dont la principale était de discuter, en connaisseurs, les qualités de ces différents cous destinés à être mis à l'épreuve avant peu. On les tâtait on les mesurait. Et tout le monde éclatait de rire, y compris les prisonniers.



Mais lorsqu'un sergent voulut procéder à un interrogatoire sérieux en leur demandant le nom de leur chef, ils retombèrent dans le mutisme le plus absolu : tout ce qu'on pouvait obtenir d'eux, c'était un : « Sais pas ! » Les plus loquaces déclaraient qu'ils ne le connaissaient pas, ne savaient rien de lui, sinon que c'était un étranger.

Le spectacle des prisonniers, si intéressant qu'il fût, n'absorbait pas l'attention de tous les soldats.

Un certain nombre d'entre eux, adossés au mur ou à la grille, assis sur leur manteau roulé, occupés à fumer leur grosse pipe, sous le poids de laquelle se rabattait leur lèvre inférieure, insensibles aux facéties des brigands et aux lamentations des servantes, semblaient lourdement assoupis.

Mais à y regarder de plus près, on découvrait que tous ces yeux en apparence indifférents, étaient fixés avec une attention fébrile sur le toit de la maison. Tous ces gaillards à l'air paresseux n'étaient à la vérité qu'autant de chasseurs à l'affût. On connaissait le plan du capitaine. On savait que l'escalier était rempli d'une fumée concentrée, suffoquante ; le manchot serait forcé de prendre les toits pour atteindre une des gouttières ou bien la tringle du paratonnerre, et l'attente de ce rare gibier faisait palper ces cœurs de tous ces enfants des Alpes, nés chasseurs.

Cependant parmi le grouillement de cette cour transformée en bivouac, un coin restait silencieux, désert. Seule, une sentinelle, les bras appuyés sur le canon de son fusil, se tenait sérieuse, immobile, auprès d'une tache noire sur le gravier. Cette tache noire, c'était trois cadavres rangés en file ; deux brigands et un soldat, jeune caporal du 27^e qu'une balle avait atteint au cœur.

En attendant, la fumigation allait son train. La fumée sortant par bouffées de plus en plus épaisses de toutes les ouvertures de la maison avait fini par former une atmosphère lourde et pénétrante, au point de rendre le séjour presque impossible, même au dehors.

Quant au vestibule où fonctionnait le foyer de cette abominable infection — un tas de tourbe soigneusement recouvert de briques — les plus intrépides, menacés d'étouffement, avaient dû le quitter. Il n'y avait que Weber et le maître de la maison qui eussent tenu bon. Le premier rendu, par son idée fixe, insensible à toute influence extérieure, attisait le feu au moyen d'une longue barre de fer, sautant à droite et à gauche pour ne pas se brûler le visage : C'était une vraie scène d'enfer.

Le vieux, secoué par les trances du propriétaire, s'attachait aux talons de son bourreau, ne le quittant un seul instant, l'accablant de remontrances, de prières et de recommandations. De temps en temps Weber, quittant sa besogne, apparaissait sous la porte d'entrée, tout à fait méconnaissable, le visage couvert d'une épaisse couche de suie, au milieu de laquelle étincelaient ses dents et ses yeux, et derrière lui, le dépassant d'une demi-tête, on voyait la longue figure noire lugubre, funèbre, du maître de la maison, rendue plus grotesque encore par ses cheveux ébouriffés, par ses grosses lunettes et dessinant de ses longs bras des gestes désespérés.

Tout à coup un cri déchirant retentit : « Ida !... Ida !... »

Depuis des heures l'égoïste instinct de la conservation personnelle avait fait que nul ne s'était souvenu de la petite, pas même sa mère. Au moment de descendre à la cave, l'enfant se refusant à la suivre, madame de Göczifalvy avait facilement cédé, car elle songeait surtout à se mettre elle-même en sûreté. Ida avait seulement dû promettre de ne pas quitter son père. Depuis lors, la vieille, sachant son mari sain et sauf, n'avait pas un moment douté que la petite ne se trouvât à l'abri quelque part, dans la maison, aux trousses du capitaine probablement. On était tellement accoutumé à regarder Ida comme un gamin sachant toujours se débrouiller ! Mais le vieux gentilhomme ayant pour un instant quitté sa place près du capitaine pour venir s'informer pour la première fois de l'état des siens, une explication rapide entre les époux avait jeté une clarté effrayante sur la situation.

« Ida est chez toi ? demanda madame de Göczifalvy.

— Chez moi ?... mais non, chez toi !... Je l'ai crue sous ta protection.

— Es-tu fou ? Tu sais bien que...

— Je ne sais rien... Tu es sa mère. Il ne fallait pas la quitter des yeux... Ida !... Ida !... »

Ces mutuels reproches auraient peut-être abouti à des voies de fait, si Marianne qui, jusque-là, était restée indifférente, entièrement absorbée par de sombres rêveries, ne s'était soudain levée en sursaut en poussant un horrible cri :

« Papa, pour l'amour de Dieu !... si elle était là... en haut... étouffée... »

Il ne la laissa pas achever.

« A moi... à moi ! » s'écria-t-il affolé, en s'élançant suivi par quelques domestiques, vers la porte du vestibule, déterminé, cette fois, à braver cet horrible capitaine, à éteindre le feu, par force si c'était nécessaire, pour pouvoir ensuite fouiller la maison, sauver sa pauvre enfant. Mais au moment où, le premier, il eut atteint la plate-forme du perron, il tomba à la renverse dans les bras de ses gens, atteint en pleine poitrine par un choc des plus violents.

Une figure noire était sortie de la porte, comme un ouragan, suivie d'une autre tout aussi noire ; d'un bond surhumain, franchissant la balustrade, elle était entrée dans la cour, tombant juste au milieu des femmes effrayées qui se dispersèrent en poussant des hurlements. L'étrange apparition avait franchi la grille ouverte, avec des enjambées prodigieuses, toujours suivie de près par cette autre forme humaine ou pour mieux dire infernale qui, d'une voix rauque, étranglée, s'écria : « Arrêtez !... arrêtez ! »

L'audacieux manchot supposant avec raison qu'on ne l'attendait point de ce côté, avait forcé le passage de l'escalier rempli d'une fumée opaque. Comme l'éclair il avait passé entre le foyer et Weber, étourdi par cette brusque apparition. Mais cet étourdissement n'avait duré que le dixième d'une seconde, et le capi-

taine s'était élancé dans la cour... hors de la grille, poursuivant le fugitif avec des formidables enjambées.

Toujours bondissants, ils avaient franchi la ligne des sentinelles surprises, ahuries : les quelques coups de fusil n'avaient servi qu'à jeter des éclairs dans la nuit noire.

Les soldats s'étaient cependant élancés à leur poursuite, mais ils n'arrivèrent en temps que pour entrevoir au loin deux silhouettes et entendre des cris rauques s'affaiblissant rapidement : « Arrêtez ! arrêtez !... »

Une course folle, course du chasseur et du gibier.



Ils passèrent entre la forge et l'aire, franchirent d'un bond un ruisseau qui leur barrait le passage.

Devant eux s'étendait une lande qu'ils devinaient à la pâle clarté de la lune, estompée qu'elle était par la brume ; sur la plaine grisâtre, leurs ombres, avec des mouvements macabres, agrandies, s'agitaient. Weber faisait des efforts surhumains, imprimant à ses muscles une tension désespérée. Déjà il croyait distinguer le souffle du brigand, la caractéristique bien connue de sa manière de courir, le flanc droit rentré. « En avant ! en avant... » Des douleurs lancinantes au côté menaçaient de lui ôter la respiration, mais la distance diminuait toujours ; encore deux — trois minutes et... Weber eut le sentiment anticipé du triomphe.

Devant eux, sur l'horizon froid et brumeux, la haute lisière de la faisanderie commençait à se dessiner. Une odeur de fumée, âcre et pénétrante, se fit sentir ; ils étaient près de la meule de bruyère dont l'embrasement avait servi de signal.

Mais tout à coup, Weber entendit un bruit strident comme celui d'une étoffe violemment déchirée, et au même instant, le fugitif prit un élan et repartit d'un train d'enfer. A chaque bond, on voyait alternativement reparaître, par derrière, ses deux coudes, ramenés près du corps, fonctionnant avec régularité : une, deux !... gauche, droite....

Le manchot avait recouvré le bras qui lui manquait. La partie était perdue pour Weber.

Le capitaine poussa un cri de rage.

Mais au moment où, désespéré, il allait renoncer à sa poursuite, il vit le faux manchot trébucher et tomber par terre... En cinq sauts, il fut à côté de lui... Mais l'autre s'étant déjà relevé, l'avait enlacé solidement : une lutte à mort commença : Le brigand muet, les dents serrées, souple comme un chat sauvage sous l'étreinte des bras de Weber, plus vigoureux ; on n'entendait que son souffle haletant, entrecoupé.

L'officier lui aussi était muet.

Mais soudain une branche frôlant la tête du manchot lui enleva du même coup son chapeau et sa perruque, laissant à découvert un crâne dénudé, luisant comme un œuf d'autruche.

« Ah ! je te... tiens ! rugit Weber. Ah ! gredin... Je savais bien... que c'était... toi ! Ah ! quel plaisir pour... papa ! »

A cet instant, il se sentit cruellement mordu à la gorge. Il lâcha prise.

Un coup de feu retentit. L'officier chancela, pendant que le brigand disparaissait dans les broussailles.

Weber porta les deux mains à sa poitrine... fit quelques pas en vacillant et tomba à terre, ou pour mieux dire sur un objet étendu par terre... évidemment le même obstacle qui avait fait trébucher le manchot.



Avant de perdre connaissance, il eut encore assez de lucidité pour reconnaître un corps de femme.

* * *

Trois semaines après, Weber entra à peine en convalescence. Il était couché dans un bon lit très haut, surmonté d'un édredon touchant presque le plafond. Dans l'immense poêle crépitait un bon feu. Au dehors, on voyait, traversant le fond gris du ciel, tomber de gros flocons de neige, lents et serrés.

Près du lit, dans un vieux fauteuil de cuir, Marianne était assise. Sa belle figure montrait des traces de larmes. Quant à lui, il avait une expression sérieuse, qui tournait à la froideur toutes les fois qu'il la regardait. Il ne l'aimait plus.

Il avait eu avec elle une explication.

« Vous le connaissiez ! Vous saviez qui c'était... Vous le saviez depuis votre enlèvement... D'un seul mot, vous auriez pu éviter tout cela ! Ce mot, vous ne l'avez pas prononcé : vous avez préféré risquer de laisser détruire la propriété de votre père, exposer la vie de tant de braves gens... »

— Raoul ! pour l'amour de Dieu ! ne me jugez pas si impitoyablement... Je ne *pouvais* pas parler... Si vous saviez ce que j'ai souffert... Cent fois j'étais sur le point de tout vous dire... Mais... mais...

— Il n'y avait pas à hésiter !

— Mais il avait juré de se tuer si l'on découvrait son secret. Et il aurait tenu sa parole !... Soyez indulgent ! Mettez-vous dans ma position... » Elle éclata en sanglots.

Weber haussa les épaules... « Il ne se serait pas tué... Ce coquin-là avait de l'audace, mais pas de courage... Mais quand même... C'était votre devoir ! Voyez les conséquences ! Je ne veux pas parler de moi ; mais le pauvre soldat ! Il n'avait que vingt-deux ans ; un bon petit soldat ! Il est mort. Et l'innocente enfant, qui est-ce qui a son sort sur la conscience ? »

— Pas moi ! pas moi ! protesta-t-elle. C'est elle-même qui s'est exposée... sans nécessité... en étourdie... Personne ne lui avait donné cet ordre !... Papa jure que jamais il n'aurait eu la force de faire brûler sa chère litte...

— Je le crois, dit Weber, souriant involontairement. Mais comment ?

— Il paraît que, avant de partir, vous aviez donné des instructions qu'Ida a prises trop au pied de la lettre. Elle avait toujours aimé jouer avec le feu ; combien de fois, lorsqu'elle était petite, l'a-t-on punie pour cela ! Bref, aux premiers coups de fusil, elle s'était esquivée... elle était arrivée à la faisanderie où elle avait mis le feu à la meule. En vraie enfant qu'elle est, elle s'y était attardée à voir brûler ; tout à coup, elle avait été assommée d'un coup de crosse... Il paraît... que...

— Votre charmant... »

Elle tendit les mains avec un geste de supplication.

« Il paraît qu'il avait mis des sentinelles... des avant-postes... et l'un d'eux... Bref !... elle était restée sans connaissance jusqu'au moment où vous fûtes découverts tous les deux... Oh ! quelle frayeur quand on l'apporta... Jamais je n'oublierai ce spectacle-là.

— Avouez donc que c'était votre faute ! » répéta obstinément Weber.

Mais il la vit si torturée par ce reproche, qu'il eut pitié d'elle. Il lui prit la main.

« Je ne veux pas vous faire de la peine, Marianne, mais j'aurais voulu que vous eussiez montré plus de caractère... »

— Comme une certaine autre personne, n'est-ce pas ? remarqua-t-elle avec une intonation jalouse.

— Oui, comme une certaine autre personne. C'est une vail-lante enfant, elle. »

Il y avait de l'enthousiasme dans sa voix.

En ce moment, la porte s'ouvrit et mystérieusement, marchant sur la pointe des pieds, le vieux entra.

« J'amène quelqu'un », dit-il en souriant.

Et, assise sur les mains entrelacées de deux robustes servantes dont elle entourait les cous de ses bras amaigris, mince, mince, la figure pointue, ombre d'elle-même, enveloppée de draps et de couvertures, Ida entra. Ses yeux s'ouvraient démesurément, ses dents brillaient d'un blanc d'amande entre ses lèvres décolorées.

« C'était son grand désir, expliqua papa ; et puisque le docteur l'a permis... »

On la déposa sur le lit de Weber, assise, le dos appuyé au mur et calée par deux oreillers.

Ils se donnèrent les mains, se contemplant longtemps sans parler.

« Serait-ce possible ? pensa Weber, serait-ce possible d'éprouver... pour une enfant de treize ans... C'est vrai que les années vont vite. Dans quatre ans, ce sera une femme. Qui sait ?... »

Et il se remit à la contempler.

« Bien ! dit le papa... Maintenant je vous laisse seuls, j'ai affaire à la grange. »

Arrivé à la porte, il se retourna : « A propos... j'oubliais... J'ai reçu une lettre de Pesth... la première depuis son départ... Mon fils est au désespoir de ne pas avoir été présent ce soir-là. Il vous envoie ses compliments et vous souhaite un prompt rétablissement... »

Les yeux de Weber jetèrent des éclairs... Il fit un effort pour se lever sur son séant... Mais Marianne, les traits bouleversés par l'expression d'une indicible frayeur, lui couvrit les lèvres de la main. Et il se laissa retomber sur les oreillers en lui lançant un regard qui voulait dire :

« Soyez tranquille, je ne dirai rien ! »

CHARLES DE TORRESANI.

(Illustrations de F. de Myrbach).



J.-G. VIBERT



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

A LA PORTE

Ayuntamiento de Madrid



La Batteuse ensorcelée

PAR JEAN RAMEAU

La « Batteuse » de Séverin, le charpentier de Bélus, était une imposante machine à dépiquer le blé, qui avait coûté mille francs. Elle était haute, lourde, puissante. Elle portait une éclatante robe de peinture verte, comme la Sainte Vierge de Bélus elle-même, et ses trois roues de fer, étincelantes au soleil, et mues par un seul moteur, représentaient assez bien, aux yeux des paysans pensifs, le Mystère de la Sainte Trinité.

Dans la région, aucune batteuse n'avait aussi fière mine ; aucune non plus ne savait chanter d'une aussi belle voix. Quand les trois paires de bœufs tiraient à son manège, la machine à dépiquer de Séverin rendait un son glorieux qu'on entendait à une lieue à la ronde, et le froment engouffré dans ses « battoirs » faisait un fracas de tempête.

Aussi, dans la saison du dépiquage, quand la batteuse passait sur les routes, poussiéreuse, lente et fleurie par la main des fermières dont elle avait battu le blé, les gens du pays la considéraient avec orgueil, et les enfants intimidés voulaient presque se découvrir, comme devant une grande dame de fer et de bois.

Son maître, Séverin, n'était pas moins remarquable, dans son genre. C'était un célibataire joyeux, gaillard et franc buveur. Ayant été caporal à Mont-de-Marsan, il arborait des moustaches héroïques, aux pointes redressées comme les deux pics du Midi, qu'on découvre si bien de Bélus ; et quand il allait aux offices, le dimanche, les jeunes filles à marier, troublées dans leur dévotion, avaient envie de baisser la tête, comme au passage du Saint-Sacrement. Du reste, pour avoir été caporal, Séverin ne se montrait pas d'une fierté excessive. Il n'écrasait pas ses compatriotes de sa sapience, et, pareillement à eux, il croyait à Dieu, et surtout au Diable.

En fait de fortune, il n'avait guère que sa batteuse. Mais ses moustaches aidant, il espérait épouser, un jour, quelque riche fermière de Bélus, ou peut-être une demoiselle de magasin de Bayonne.

Un soir de juillet, la batteuse de Séverin dépiquait le blé d'un petit propriétaire appelé Loustalot. Cela se passait devant la maison de celui-ci, une bâtisse blanche située au fond d'un ravin et,

pour cela, dénommée *Mauhourat*, ce qui, en gascon, signifie : mauvais trou. Jamais la machine bruyante n'avait été mieux en voix. Sous l'effort de six bœufs robustes, aiguillonnés par des gamins hardis, elle ronflait à merveille ; et la cloche de la paroisse aurait pu sonner au feu, nul ne l'aurait entendue aux environs de Mauhourat.

Une trentaine de personnes s'agitaient autour de la batteuse pour apporter les gerbes de blé, les délier, les servir au monstre grondant, ou pour recueillir les grains, emballer la paille, et façonner les deux meules jaunes, qui s'élevaient là-bas, derrière la maison, comme deux tours.

On dépiquait depuis l'aube ; la besogne touchait à sa fin, et les gens, excités par des rasades fréquentes de vin blanc, aveuglés de poussière, affolés de bruit, criaient n'importe quoi, violemment, dans un grand besoin de tumulte et d'agitation.

« *Ha bara ! ha bara !* » clamait Séverin, le jeune maître de la batteuse, en se tournant vers les bœufs exténués.

Et, à ces mots « *ha bara !* » qui signifient « faire tourner ! » les gamins plantaient leurs aiguillades au flanc des bêtes ; et la batteuse, plus vite actionnée, élevait dans le vallon son bourdonnement tragique, sonore et continu, que le crépitement des grains, projetés sur les tôles, coupait par instants comme un bruit de mitraille.

En ce moment, Séverin était vraiment beau. Il se transfigurait devant sa batteuse. Les bras nus et le front serré dans un foulard rouge, à la façon des Catalans, il servait sa machine avec maestria. Il lui offrait le blé mûr, comme on apporte des mets à une princesse. Et la machine, tressautant parfois sous l'envolée de ses battoirs et de ses roues, dévorait les gerbes, une à une, superbement, dans une faim tranquille de colosse.

« Ça va-t-il, Séverin ? » disaient les paysannes en admiration autour du maître batteur.

— Mais oui, ça va ! » leur répondait-il sans se tourner, tout à la furie de son travail.

Et les filles de Loustalot elles-mêmes, Isabelle et Cécile, deux personnes de dix-huit et vingt ans, fraîches, avenantes et bien

tournées, s'oubliaient de temps en temps à côté de lui, et le considéraient en silence, de leurs belles prunelles naïves, noyées de langueur.

Le dépiquage fut terminé à quatre heures de l'après-midi. La batteuse lança une suprême chanson, puis elle laissa tomber sa grosse voix, au milieu des travailleurs rompus. Alors, tout le monde entra dans la maison de Mauhourat et, jusqu'au coucher du soleil, on mangea, on but, on rit, autour d'une longue table alourdie de victuailles.

« A ta santé, Séverin ! » disaient les hommes, en choquant leur verre contre celui du maître batteur.

Et les femmes trinquaient aussi, souhaitaient du bonheur au jeune homme, puis buvaient le vin blanc, en fermant les yeux et en pensant à des choses très douces.

Pendant ce temps-là, dans la cour de Mauhourat, des bouviers chargeaient la batteuse pour l'apporter à une ferme lointaine, dont le blé devait être battu le lendemain. La fière machine était déjà sur son chariot, et quatre bœufs vigoureux, ruminant en paix sous leurs garde-mouchoirs en fil de lin, s'apprêtaient à la traîner, le long des routes argileuses de Béhus.

Entre deux coups de vin, Séverin jeta un regard sur la batteuse.

« Eh bien ? s'écria-t-il avec surprise, on ne me fleurit donc pas, cette année, en cette maison ? »

Tous les yeux se tournèrent vers la haute batteuse et furent justement scandalisés.

Il n'y avait pas de bouquet sur la machine. Cela ne s'était jamais vu. Il est d'usage, dans tout le pays de Chalosse, de couvrir la batteuse de fleurs, quand elle quitte une maison après sa besogne faite.

Sur la remarque du maître batteur, Loustalot, le propriétaire de Mauhourat lança un juron retentissant, ouvrit la porte de la cuisine et manda ses deux filles :

« Isabelle ! Cécile ! que pensez-vous ? N'y a-t-il donc plus de roses dans notre jardin ? Ou bien voulez-vous déshonorer notre maison ? Quoi, vous n'auriez songé, ni l'une, ni l'autre, à faire un bouquet pour la batteuse de Séverin ? »

— Mais si, papa ! » répondirent Isabelle et Cécile, presque simultanément.

Et elles rougirent à qui mieux mieux.

Cécile, la cadette, se dirigea vers sa chambre en baissant le front, et elle reparut au bout d'un instant, chargée d'un gros bouquet de roses, d'œillet et de verveines, que nouait un ruban bleu.

Tous les paysans s'extasièrent.

« Ah ! la mâtine !... lancèrent-ils en l'effleurant d'œillades joyeuses ; elle cachait son jeu !... Elle n'osait pas montrer un bouquet si cossu !... Heureux Séverin ! »

Mais les murmures admiratifs s'étaient à peine apaisés de ce côté, qu'ils repartirent avec une intensité nouvelle, dans une autre direction.

Isabelle, la fille aînée, apparaissait un peu en retard, portant, elle aussi, un bouquet immense et compliqué où éclatait la fleur pyramidale d'un yucca, qu'entourait une escorte de menus géraniums et de tulipes.

« Eh bien, mon gaillard ! s'exclama Loustalot en tapant sur l'épaule de Séverin ; tu ne te plaindras plus, je suppose ? Tu vois que mes filles sont des personnes bien élevées et qu'elles avaient pensé à toi, toutes les deux ! »

Séverin sourit d'aise, en considérant les deux bouquets, et ses regards heureux allèrent de l'un à l'autre, avec un certain embarras.

Ordinairement, l'on n'accroche qu'un bouquet sur les batteuses.

Mais le jeune homme aux héroïques moustaches ne craignit pas de bousculer la tradition.

« C'est bon ! déclara-t-il, en regardant tour à tour les deux jeunes filles de Loustalot, nous allons placer à droite le bouquet d'Isabelle, et à gauche, celui de Cécile. »

— Non pas ! s'écria l'aînée avec dépit ; puisque ma sœur a cru devoir vous fleurir elle aussi, prenez son bouquet ; moi, je retire le mien !

— Je retire le mien pareillement ! déclara la cadette. Puisque ma sœur vous a préparé un si beau bouquet sans me le dire, acceptez-le ! »

Elles étaient furieuses, l'une et l'autre. Leurs narines palpaient ; leurs doigts tremblaient parmi les fleurs. L'aînée voulait déjà tordre le cou à son yucca pyramidal. La cadette mordait de honte dans son ruban bleu. Elles étaient nerveuses, les filles de Loustalot, et le sang roulait dans leurs veines avec une intrépidité toute gasconne.

« Mes enfants, calmez-vous ! s'écria le maître de Mauhourat, en leur prenant une main. Voyons cette grosse querelle ! De quoi s'agit-il ? Vous refusez de fleurir la batteuse, toutes deux à la fois ? Chacune de vous désire cet honneur pour elle seule ? C'est cela, n'est-ce pas ? Eh bien, mes petites amies, il n'y a qu'un moyen d'arranger les choses : tenez-vous tranquilles, et présentez vos bouquets à Séverin. Il va choisir ! »

A cette proposition de Loustalot, le brillant Séverin rougit malgré lui.

Hé ! choisir ! ce n'était pas commode ! Le cas devenait grave. Il ne s'agissait plus seulement de refuser un bouquet, mais de causer du chagrin à une jolie fille ! Ce petit événement pouvait avoir des conséquences énormes !

Le maître batteur se trouva fort ébahi. Il toussa, regarda les deux sœurs, voulut leur sourire également, mais il ne parvint qu'à écarter ses lèvres de façon idiote.

« Eh ! comme ça donc, il faut que je choisisse ! » balbutia-t-il sans savoir ce qu'il devait faire de ses mains.

Il fut obligé de s'essuyer le front ; et il pensa :

« Sapristi ! je n'avais pas aussi chaud, tout à l'heure, à gaver la batteuse ! »

Le maître de Mauhourat remarqua le trouble du jeune homme :

« Portez-lui à boire ! ordonna-t-il ; cela lui éclaircira la jugette ! »

Une servante se présenta et tendit un verre de vin au maître batteur.

Séverin but, en se recueillant.

Effectivement, ses idées se débrouillèrent un peu, après cette rasade.

Mais oui, Cécile, la fille cadette, était plus jolie qu'Isabelle, la fille aînée, bien plus jolie certainement ! Et puis elle était plus vaillante, plus tendre, plus douce à voir ! Ses regards chatouillaient le visage des hommes, et son approche était bonne comme celle d'une friandise odorante ! Oh ! cette Cécile ne manquait jamais de danseurs à la fête patronale de Béhus ! Et des messieurs venaient de loin pour lui proposer des polkas ! Ensuite, elle était serviable ; que de fois elle lui avait offert la goutte, à lui, Séverin, en cette journée de dépiquage ! Et l'an dernier, un soir où ils revenaient ensemble de la foire de Bidache, ne lui avait-elle pas donné, en route, des figues et même une tranche de jambon ? Et, depuis deux ans, trois ans, quatre ans peut-être, ne la voyait-il pas rougir plus que les autres quand elle passait auprès de lui, soit à l'église, soit dans les champs, rougir et sourire avec ses bonnes joues couleur de cerise bientôt mûre ?... Oui, mais voilà ! Cette Cécile n'aura pas trois cents écus de dot, étant la cadette de



Mauhourat; tandis que sa sœur Isabelle, étant l'héritière, aura sans doute deux mille francs!...

« Pas de bêtises, mon bonhomme! » se dit Séverin en marchant vers les jeunes filles.

Et il déclara tout haut :

« Eh bien, voilà! puisqu'il faut choisir, moi j'avoue que j'aime bien les yuccas! Oui, j'adore la fleur des yuccas! »

Et il prit résolument le bouquet de l'héritière Isabelle.

Cécile ne dit rien. Elle s'en alla même en riant, avec son inutile bouquet de roses, d'œillets et de verveines, que nouait un ruban bleu...

Mais à la pâleur de ses joues, et à certains tremblements involontaires de son menton, les assistants comprirent que Séverin venait de lui faire beaucoup de mal.

Et avant que la batteuse fleurie par Isabelle ne s'éloignât, derrière les bœufs impatients, par les routes argileuses de Bélus, le jeune homme voulut se rapprocher de la cadette pour lui présenter ses excuses.

Il put la rejoindre, dans le jardin.

« Vous ne m'en voulez pas, Cécile? » demanda-t-il respectueusement, en retirant son béret.

La jeune fille ne répondit pas.

« Cécile, reprit Séverin, je serais heureux, bien heureux d'avoir deux mots de pardon, avant de m'en aller.

— Vous vous en allez? dit nerveusement la jeune paysanne. Eh bien... bon voyage! »

Et, promptement, elle tourna les talons.

Séverin partit, un peu triste.

Le jour finissait. Les dépiqueurs en goguette s'en retournaient chez eux.

Les quatre bœufs se mirent en marche, et, sur son chariot aux roues de fer, la batteuse fleurie quitta Mauhourat. Quelques gars la saluèrent de clameurs enthousiastes, et les gamins impressionnés la regardèrent partir. Elle était grandiose et s'en allait gravement, sous le crépuscule tendre qui faisait briller ses hautes roues comme des auréoles. A chaque défoncement de la route, elle avait l'air de tituber elle aussi, la lourde machine. Et son bouquet éclatant, planté légèrement de travers à son sommet, avait les apparences d'un plumet de tambour-major hilare.

A l'avant-garde, les deux bouviers excitaient les bœufs à coups d'aiguillades. Fermant le cortège, Séverin cheminait derrière le chariot. Ce soir-même il devait installer la batteuse chez un gros propriétaire de la commune voisine, un monsieur pas commode, qui menaçait de faire dépiquer son blé par une batteuse rivale, si Séverin ne se présentait pas avant la nuit.

« Hardi! hardi! criait le maître batteur à ses bouviers; dépêchons-nous! voici l'angélus! »

La cloche de Bélus élargissait, sur la vallée, des ondes sonores et circulaires; et, dans les lointains indécis, où rampaient des brouillards mauves, pointaient çà et là, des lueurs rouges de résines.

Les bouviers aiguillonnèrent leurs bêtes, qui allongèrent le pas et firent grincer les roues du chariot. On monta une côte, on redescendit dans un vallon, puis l'on aperçut la nappe claire d'un ruisseau, que surmontait un vieux pont de bois.

« Hardi! » cria de nouveau Séverin.



sière. La chaîne venait de se rompre!

Mais le chariot n'avait pas bougé.

Alors, tous les hommes se regardèrent avec stupeur.

« Dieu vivant! cria le fermier dont l'attelage venait de s'abattre. Ceci ne me paraît pas naturel! »

Et les bouviers gesticulèrent fortement à ces paroles.

« Non! dirent-ils à leur tour, cela n'est pas naturel, en effet! »

Et ils tournèrent leurs gros yeux pensifs vers Séverin, qui s'était mis à frémir auprès de sa batteuse.

L'un des bouviers recommença :

La batteuse arriva sur le pont. Mais là, un craquement se fit entendre.

« Hein? qu'y a-t-il? » demanda le maître batteur.

Mais il n'eut pas besoin de réponse. La batteuse s'affaissa, tout à coup, sur sa gauche. Une roue du lourd chariot venait de crever le pont.

« Yo! » clamèrent les bouviers, pour arrêter leurs bêtes.

Les trois hommes accoururent.

Le chariot était pris dans les planches. Par un miracle d'équilibre, la batteuse n'avait pas dégringolé.

« En voilà une aventure! gémit Séverin.

— Dieu vivant! Dieu vivant! » jurèrent les bouviers.

Tous furent, dix secondes, abasourdis.

Les hommes ouvraient des yeux stupides ou se grattaient l'occiput en silence. Les bœufs frissonnants soufflaient à pleins naseaux.

Que fallait-il faire? On tint conseil.

Il fut décidé qu'on prierait un fermier voisin de prêter sa paire de bœufs et de prendre la remorque du chariot en détresse.

Séverin se dirigea donc vers la maison la plus proche et raconta ses malheurs au fermier. Celui-ci joignit aussitôt ses bêtes et partit vers le pont de bois. Il plaça ses bœufs en tête de l'attelage, les rattacha par une chaîne de fer aux quatre bœufs des bouviers, puis tous les hommes, l'aiguillade à la main et le verbe haut, poussèrent les animaux et firent éclater les jurons les plus stimulants de leur répertoire.

« Tire, tire! fils de Maure!

— Tire, par l'âme de mon corps!

— Hop, hop! »

Les bœufs tirèrent, les cornes basses, la queue tortueuse; leurs sabots mordirent le bois, leurs cols gonflèrent sous l'effort; mais l'on ne put avancer d'un pied. La roue du chariot restait prise.

« Allez chercher une quatrième paire de bœufs! » ordonna Séverin.

La quatrième paire de bœufs, conduite par un nouveau fermier, vint s'ajouter aux six bêtes impuissantes. Et aussitôt les jurons repartirent, accompagnant une furieuse attaque des aiguillades.

De toutes leurs forces, les huit bêtes tirèrent. On entendit leurs souffles véhéments; on vit se tordre leurs queues nerveuses. Brusquement, les bœufs qu'on avait placés en tête s'abattirent, en soulevant de la pous-



« La batteuse a pu passer sur ce pont, il n'y a pas encore trois jours! »

Un fermier continua :

« La chaîne qui s'est rompue a servi à haler des charges bien plus lourdes que celle-ci! »

Un autre prononça :

« Huit bœufs bâtis comme les nôtres, feraient marcher la cathédrale de Bayonne, si on les attelait aux clochers ! »

Et le quatrième paysan de conclure, avec une voix sombre où se devinait une profonde épouvante :

« Il y a encore quelque histoire de sorcière là-dessous ! »

Alors les cinq hommes sentirent un souffle de terreur passer dans leurs cheveux.

Quelque histoire de sorcière ; oui, certes, ce devait être cela ! Tous, ils avaient eu cette pensée, en même temps ; et ils se regardèrent avec des prunelles fanatiques.

« Pourtant, hasarda le paysan le plus calme de l'assistance,

« Maintenant, reprit-il, mandons nos bœufs, sans colère, en pensant aux saints du paradis, et vous allez voir le chariot rouler tout seul ! C'est le sorcier de Saint-Cricq qui m'a enseigné ça, dans le temps ! »

Le conseil fut suivi à la lettre. Les bouviers ordonnèrent à leurs bœufs :

« Bé ! bé ! »

Ce qui signifie : « Va ! va ! »

Mais les bœufs n'allèrent pas du tout. Il fallut chercher autre chose.

« Moi, dit alors un autre paysan, je connais un moyen infail-
lible pour faire avancer un chariot ensorcelé. Je
le tiens de l'ancien maire de Cagnotte, feu
M. Abautret, un homme sapient, qui avait été à
Paris, comme vous savez ! »

Séverin s'approcha de ce paysan.

« Explique ton moyen ! Vite ! lui dit-il, an-
xieux.

— Voilà : il faut aller chercher un bouc, le
faire passer trois fois autour de la batteuse, puis
l'atteler au chariot au-devant des bœufs. Cela
réussit toujours, quelle que soit la force maligne
de la sorcière ! »

Un chevrier résidait non loin de ce ruisseau,
dans une maison appelée Galebèn. Séverin courut
vers cette maison.

Un quart d'heure après, il reparut sur la
route, accompagné d'un superbe bouc, odorant
et barbu.

On fit passer le bouc sur le pont de bois, on
le promena trois fois autour de la batteuse, puis
à l'aide d'une corde, on l'attela, suivant le pro-
cédé indiqué, devant les quatre paires de bœufs.

« Bé ! bé ! » clamèrent tous les hommes à l'u-
nison.

Mais alors le bouc s'effara, les bœufs prirent
peur de cette bête noire ; ils tirèrent de part et
d'autre, éperdument, en baissant les cornes.

Soudain le chariot s'ébranla, et fit entendre
un craquement nouveau.

« Ah ! mon Dieu ! » cria Séverin effrayé.

Et la batteuse pencha un peu plus. Une autre
planche venait de céder dans le vieux pont.

« Par l'âme de mon corps ! dit au maître
batteur le fermier qui avait fait venir le bouc ;
ta sorcière doit être la fiancée du diable en per-
sonne ! »

Et Séverin jeta son béret à terre avec fureur.

Il écumait. Il voyait sa journée du lendemain
sûrement perdue, il voyait sa batteuse elle-même
fort compromise. Pourrait-on jamais la sortir
de là ? N'allait-elle pas, peu à peu, défoncer le
vieux pont, tomber à l'eau et se briser comme
verre contre quelque roche ? Oh ! la chère bat-
teuse de mille francs, et dont les trois roues, étin-
celantes au soleil, représentaient si bien le mystère de la Sainte
Trinité !

« Alors, s'écria-t-il, je dois supporter de tels malheurs, moi,
Séverin ? Je dois baisser la tête et permettre d'agir, à leur guise,
les créatures de Satan ? Ah ! non ! par exemple !... Laissez-moi,
camarades ! allez vous coucher quand il vous plaira ! N'essayez
plus de désenguiser la batteuse. La sorcière ? Ah ! Dieu
vivant ! je m'en charge à moi tout seul ! »

Il s'élança vers sa demeure.

Ses yeux jetaient des flammes. Les veines de son cou se gon-
flaient à éclater. Il courut en brandissant, par intervalles, ses
poings robustes vers Mauhourat.

« Attends, gueuse ! grommelait-il entre ses dents. Attends un
peu ! »

Il fut chez lui en quelques minutes. Il entra dans sa cuisine,
prit une chaise, monta dessus, et décrocha de la cheminée un
vieux fusil à deux coups, un long fusil, quelque peu rouillé, qui
était resté chargé depuis le dernier passage de palombes.

« Attends un peu ! » reprit Séverin.

Et il se dirigea vers la maison de Cécile.

La fureur lui mettait des frissons dans les jambes. Il sautait
les talus, franchissait les ruisseaux et traversait les mares sans
s'en apercevoir. Il alla vite. Quand la maison de Mauhourat fut
en vue, il arma les deux coups de son fusil.

Et à demi-voix, il se disait :

« Ah ! oui ! tu croyais me ruiner, maudite ! tu croyais détruire
ma batteuse, briser mon gagne-pain, et, de cette façon, me mettre
dans l'impossibilité d'épouser ta sœur ! Car elle ne voudrait plus
de moi, ta sœur, le jour où je serais sans le sou ! Ah ! c'était bien
calculé, fille du démon !... »

Il était étrangement surexcité. La superstition le grisait autant

que toutes les tournées de vin blanc auxquelles il avait fait hon-



nous n'avons trouvé
personne depuis que
nous sommes partis de
Mauhourat ! »

Mais un fermier

demanda, sur un ton mystérieux qui voulait faire allusion aux
loups-garous :

« Et des animaux, en avez-vous rencontré ? »

— Non plus ! »

Les ténèbres envahissaient les taillis voisins. Séverin méditait.

« Ami, dit un bouvier, en lui mettant une main sur l'épaule ;
aucune femme ne t'a-t-elle souhaité du mal, ce soir ? »

— Mais non ! répondit le maître batteur.

— Réfléchis ! »

Le jeune homme mit son menton dans sa paume, pour rap-
peler ses souvenirs, et, machinalement, ses yeux se tournèrent
vers le bouquet de la batteuse.

« Bon voyage... » lui avait dit ironiquement Cécile, la cadette
de Mauhourat, dont les fleurs avaient été dédaignées....

Séverin blémit et sa mâchoire trembla sous ses moustaches.

« Ah ! la damnée ! C'est donc elle ! » s'écria-t-il.

Et il se signa.

A cette vue, ses compagnons tressaillirent et ils regardèrent,
autour d'eux, les ombres épaisses des arbres.

Ils furent terrorisés pendant une minute. Puis leurs poings
s'agitèrent avec fureur.

L'un des bouviers déclara.

« Amis, que chacun de nous fasse une croix avec les doigts de
la main droite ! tenez, comme ceci ! »

Il montra son pouce appliqué à angle droit sur son auri-
culaire.

Ses compagnons firent la croix indiquée.

neur, ce jour-là. Il lui semblait que quelqu'un le trainait par les cheveux. Ce n'étaient pas des chandelles que ses yeux voyaient, mais des lueurs de sabbat, voltigeant dans la campagne. Quand il fut en face de Mauhourat, les lueurs redoublèrent, comme s'il venait d'entrer dans le royaume de Lucifer.

« Attends! attends! » voulut-il dire une dernière fois.

Mais sa voix mourait dans sa gorge. L'émotion l'étranglait. Il avait peur de tomber.

Toutes les fenêtres de la maison étaient closes. Comment l'atteindre, la sorcière?

Il n'hésita pas. Il résolut immédiatement d'entrer, d'aller à la chambre de Cécile, là-bas, près de la salle à égrener le maïs, et de se venger tout de suite.

Mais la porte de Mauhourat s'ouvrit et une femme parut, tenant une chandelle à la main.

Séverin frémît. C'était Cécile, la cadette, la sorcière elle-même. Elle se trouvait à vingt pas de lui environ.

Alors, le maître batteur leva son fusil, épaula, visa une seconde et pressa la détente.

A sa grande surprise, il n'y eut pas de détonation. Un bruit sec d'allumette qu'on frotte se fit seul entendre. Le coup avait raté.

« Oh! l'enfer est devant moi! » balbutia Séverin.

Ses dents claquèrent, son cœur sembla se remplir de glace. Il lâcha son fusil et recula, stupéfait.

Il n'essaya pas de faire feu de son second coup; oh! non! Assurément, cette fois-ci, l'arme lui aurait éclaté dans les mains! Il le sentait.

Il regarda, de ses yeux effrayés, la cadette de Mauhourat, la satanique Cécile, qui, tranquillement, comme si elle n'avait rien vu, rien entendu, rien soupçonné, s'en allait enfermer ses poules dans la volière.

Et un profond respect lui vint tout à coup, pour une fille si puissante, si redoutable, si protégée des esprits. Il ne chercha plus à lutter contre elle. Il ne se trouvait pas assez fort.

« J'aurais dû employer d'autres moyens! » pensa-t-il, tout repentant et bien humble.

Son corps tremblait. Ses mains voulaient se joindre comme pour demander pardon. Ses moustaches laissaient retomber leurs pointes piteuses.

Il piétina quelques secondes sur place, puis marcha vers la paysanne, retira son béret, et dit timidement:

« Mademoiselle Cécile?

— Ah! s'écria la jeune fille en tressautant. Qui est là?

— C'est moi! c'est Séverin! répondit le maître batteur, qui baissait le front.

— Séverin?... Ah! mon Dieu? que me voulez-vous? Pourquoi venez-vous à Mauhourat à cette heure?

Il murmura:

« J'aurais besoin de parler à votre père, Cécile.

— Mon père? Il allait se coucher! Mais entrez donc vite chez nous. Je vais le prévenir!

Séverin suivit la jeune fille et pénétra dans la maison.

Loustalot parut.

Alors, ayant prononcé quelques paroles hésitantes, le jeune homme ôta de nouveau son béret, toussa, se recueillit et dit, en croisant ses bras sur sa poitrine:

« Voilà!... Vous savez qui je suis, et je sais qui vous êtes!

Je venais voir si nous pouvions traiter une affaire ensemble!

— Cécile! apporte du vin! » commanda le maître de Mauhourat, intrigué par ce préambule.

Mais Séverin ne voulut pas boire.

Il continua, d'une voix oppressée:

« Loustalot, je venais vous demander votre fille en mariage!

— Hé! hé! s'écria le propriétaire en se prenant le menton avec ses doigts. Puis, mettant la main sur l'épaule du jeune homme: Moi, je ne dis pas non!... Mais il faudrait peut-être consulter, d'abord, la principale intéressée!

Et, se tournant vers sa cadette:

« Cécile, va chercher Isabelle!

Mais Séverin dit alors:

« La principale intéressée n'est pas Isabelle! maître Loustalot! C'est la main de mademoiselle Cécile, ici présente, que je vous prie de m'accorder!

— Comment? Ce n'est pas l'héritière?... s'exclama le vieux paysan. Ah! par exemple!

Les bras lui tombèrent.

Cécile devint très pâle. Elle ferma les yeux et s'adossa au mur pour ne pas chanceler.

Puis, quand elle eut bien compris son bonheur, elle regarda Séverin, le maître batteur si renommé, le plus beau garçon de Bélus, celui dont elle rêvait la plupart des nuits, depuis qu'elle avait fait sa première communion, et, lui tendant sa main, elle se mit à pleurer doucement.

Quelques instants plus tard, comme Cécile reconduisait son fiancé dans la cour de Mauhourat, Séverin se pencha vers elle, et lui dit, d'une voix aussi tendre que persuasive:

« Eh bien, vous allez laisser partir ma batteuse, maintenant? »

Cécile ne comprit pas.

« Ne faites donc point la maligne! reprit Séverin. Ma batteuse, à qui vous avez jeté un sort, tantôt, et que nous ne pouvons sortir d'un vieux pont où elle s'est enfoncée!... Vous allez me la sauver, j'espère?... »

Cécile ouvrait des yeux étonnés.

« Mais je n'ai jamais jeté de sort à personne! répondit-elle.

— Avec ça!

— Je vous le jure!... Ah! mon Dieu! Vous me preniez peut-être pour une sorcière?

— Vous ne l'êtes donc pas?

— Oh! Séverin!

Alors, le maître batteur lança un violent soupir... Il s'arrêta, croisa ses bras, calcula profondément pendant quelques secondes...

« Enfin! Séverin n'a qu'une parole! déclara-t-il. Ce qui est dit est dit!... »

Le lendemain, à l'aube, trois paires de bœufs, sans le moindre bouc, suffirent à retirer la batteuse du vieux pont de bois.

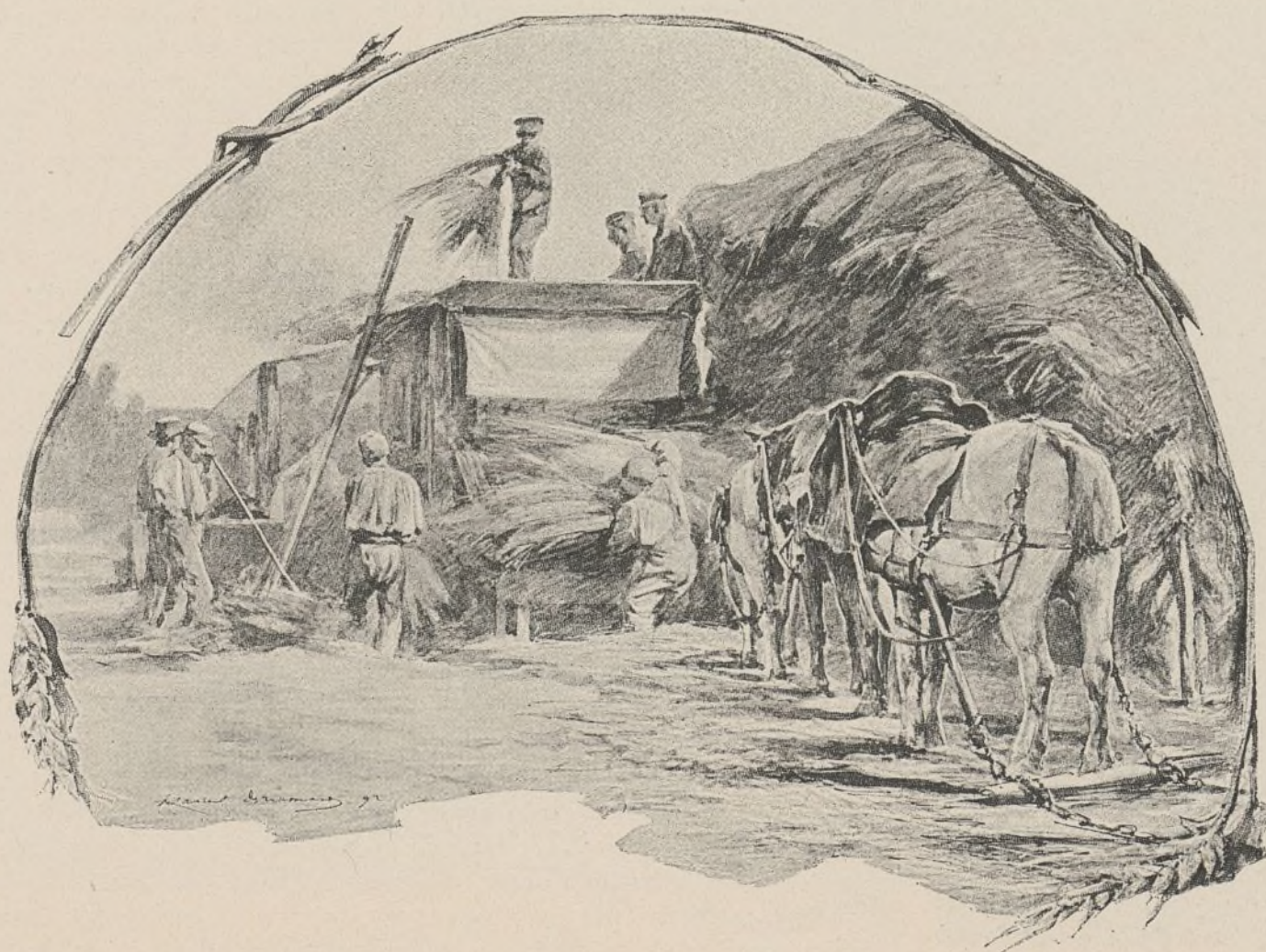
Mais le têt et superstitieux Séverin n'en fut pas outre mesure surpris.

« La mâtime! se dit-il en songeant à sa future femme. Elle n'aime pas se vanter, voilà tout! »

Il l'adorait!

JEAN RAMEAU.

(Illustrations de Laurent-Desrousseaux).





Joliveau
Dine
Chez Joliveau
Par La Malenne

EMPÊTRÉ, depuis une heure, dans les broussailles et les ajoncs d'une maigre chênaie, Joliveau sacrait, tempêtait. Ses chiens lancés sur un lièvre, avaient empaumé la voie d'un renard qu'ils poursuivaient malgré les rappels et les sonneries de cornet. A bout de patience, Joliveau abandonna la partie pour regagner sa demeure distante de plusieurs kilomètres. Après une marche pénible dans les halliers, les mottes touffues d'étangs desséchés, il atteignit la vaste brande des *Males-Buttes*.

Le soleil s'éteignait derrière les montagnes du Limousin, rayant de longs jets blancs la brume de l'horizon, frangeant de rougeurs la lividité des nuages plus rapprochés. L'ombre envahissait la plaine; au loin, les nappes empourprées des étangs Gabriau et Gabrière s'enlevaient vigoureusement sur l'immense tapis noir des ajoncs et des bruyères. Les têtes rocheuses des *Males-Buttes* se profilaient en masses sombres sur le ciel. Ce sinistre décor répondait au renom de la brande d'être hantée par la *bête*. Même de jour, aucun des habitants des rares métairies éparses dans la contrée, n'osait s'y aventurer, crainte d'apparitions terrifiantes.

Joliveau n'était pas impressionnable : enragé chasseur, quel que peu braconnier, habile tireur, musclé en Hercule, il haussait les épaules au récit des légendes sur l'horifique brande, répondant, à qui voulait l'entendre, que : si, par malechance, la *bête* le rencontrait, elle passerait un mauvais quart d'heure. Or, notez que la *bête* ou le diable, c'est tout un. A ce moment, d'ailleurs, le chasseur avait une autre préoccupation. Ses chiens l'avaient rejoint, il les sentait sur ses talons et même dans ses jambes. A mesure qu'il avançait dans la brande, il les entendait gronder sourdement, plusieurs poussaient de longs hurlements. Mes gailards éventent un loup ! Sur cette réflexion, Joliveau remplaçant ses cartouches de numéro quatre par d'autres de double zéro, l'œil au guet dans l'ombre, le doigt sur la gachette, longea les Buttes, se retournant de temps à autre. Soudain, il s'arrêta net !

Groupées au nombre de dix à douze, les *Males-Buttes*. — *Males* : mauvaises, maudites — sont des mamelons rocheux différents de hauteur et de forme. Les uns pointent en pains de sucre, d'autres sont tronqués, éventrés. Presque tous sont caverneux et revêtus de végétations échevelées.

Dans le réduit formé par le surplombement d'un rocher, de blocs éboulés et une cascade de clématites viornes entrelacées à des tiges de ronces, un feu flambait, projetant des ondes de vive clarté sur les parois moussues de la caverne, faisant danser l'ombre portée d'un individu accroupi près du foyer. Cloué au sol par la surprise, le chasseur plongé dans l'obscurité examinait curieusement cette étrange apparition. Bien extraordinaire, en effet, semblait être l'objet de cet examen : des cheveux plats, une barbiche noire comme jais, encadrant un visage long et blafard; sous l'arc brisé de ses épais sourcils, deux escarboucles plus brillantes que la flamme les éclairant, le nez mince et crochu, le rictus sardonique. Le costume complétait l'aspect lugubre de la figure : chapeau haut de forme à larges bords; habit noir boutonné jusqu'au col, cravate et pantalon de même couleur; pas de linge apparent. La surprise du chasseur tourna à la stupeur quand le mystérieux personnage se levant et tournant la tête de son côté, lui



cria : « Eh ! là-bas, monsieur Joliveau, que n'approchez-vous ? »

En vrai mécréant, ne craignant ni Dieu ni Diable, Joliveau, le fusil sur l'épaule, enjamba les broussailles, les rocailles et se trouva près de son interpellateur.

« Fichtre ! lui dit-il, vous avez de bons yeux pour m'avoir découvert ! Comment savez-vous mon nom ? »

— Je sais, répondit l'autre, qu'à vingt lieues à la ronde, il n'y a que M. Joliveau assez fou pour battre la brande à pareille heure.

— Et vous donc ? reprit Joliveau, vous vous oubliez.

— Moi, je me confie en ce trou dont j'ai fait mon cabinet d'études psychologiques, croyant être à l'abri de toute indiscretion. J'avais compté sans votre témérité ; vous me forcerez à chercher un autre refuge, à moins que vous ne consentiez à m'aider dans mes travaux ?

— Merci, qu'est-ce que votre psychologie ? de la fausse monnaie, demanda Joliveau.

— Ça y ressemble un peu, répondit en ricanant l'inconnu, car la psychologie dont on fait tant d'abus dans les romans à la mode, n'est en fait que de la physiologie. Mais, rassurez-vous, cher monsieur, il ne s'agit que de disséquer quelques cœurs de femmes qui se sont données ou qu'on a envoyées au diable. J'en ai là, sous cette pierre, un assez grand nombre, ramassés à Paris et en province. Le ciel m'écrase si nous y trouvons un stimulus n'appartenant pas à l'animalité pure. Cette recherche vous intéressera.

— Je n'entends rien à ces arguties de névrosés. Je ne demande aux femmes que d'être bien en point et de savoir faire la cuisine. Cette déclaration me remet à l'esprit qu'il ne faut jamais faire attendre sa cuisinière ; la Gabillonne va pester après mon retard. Comme tous les artistes elle tient à faire apprécier ses œuvres.

— Alors, Lucullus va dîner chez Lucullus !

— Modestement, Joliveau dinera chez Joliveau d'un civet de lièvre, d'un chapon rôti, d'un légume et d'un soufflé au fromage, gloire de sa cuisinière.

— Malepeste ! si votre cave répond à votre cuisine...

— Ne me faites pas l'injure d'en douter.

— Table succulente, vins généreux, hôte aimable ; c'est à faire venir l'eau à la bouche.

— Je bavarde et le rôti brûle. Je vous laisse à vos cœurs de femmes et à vos ratiocinations sur des pointes d'aiguilles. Bien du plaisir et bonsoir.

— Au revoir, cher Monsieur, à bientôt, cria l'inconnu, oui, à bientôt ! »

Le chasseur s'éloigna ; ses chiens blottis, apeurés sous un buisson, coururent à lui, et par la nuit noire, au hasard de quelques heurts ou trébuchements, il gagna son logis, en ressassant l'idée qu'il venait d'avoir affaire à un aliéné échappé de quelque asile.

Gabillonne grommelait : le chapon rissolait par trop, le civet tournait à la bouillie. Son maître préoccupé, s'en soucia peu. Après s'être déchaussé, nettoyé, il commandait de servir et passait dans la salle à manger où, à son grand étonnement, il trouva une personne installée en un fauteuil devant la cheminée. Cette personne se dressa, vint à sa rencontre.

En dépit de sa hardiesse et de son scepticisme, le cœur lui battit violemment en reconnaissant le personnage des Males-Buttes. Avec une parfaite aisance, celui-ci demanda grâce pour son sans-gêne. « Vous êtes, cher monsieur, dit-il, le fauteur de mon indiscretion, tant vous m'avez inspiré le désir de lier avec vous commerce d'amitié, puis, pourquoi ne l'avouerais-je pas, en me contant le menu de votre dîner et surtout les talents de votre cuisinière. »

Joliveau déconcerté, ne trouvait pas mot à dire ; il regardait d'un air ahuri, l'intrus dont le sombre costume de tout à l'heure était remplacé par une élégante tenue de campagne.

« Ma présence vous surprend, si j'en juge par votre trouble, continua le visiteur ; remettez-vous, mon cher, soyez assuré que, si diable il y a sous roche, c'est un bon diable ! »

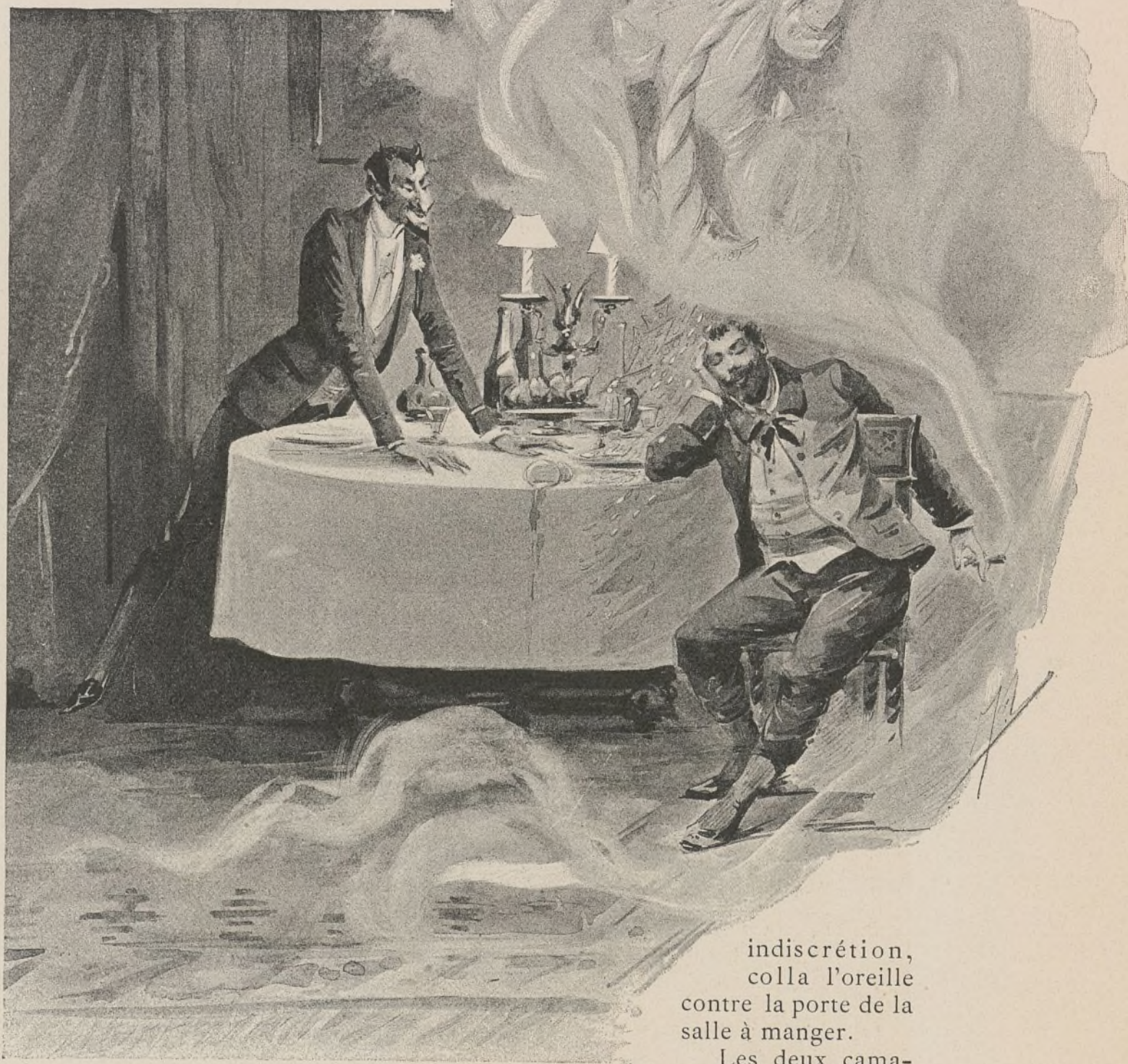
La Gabillonne apportait le potage. Ces mots de diable prononcés par un inconnu à physionomie rébarbative, aux yeux de feu, n'ayant pu s'introduire que par le tuyau de la cheminée, sinon par le trou de la serrure, la glacèrent d'effroi. Hébétée, la soupière aux mains, elle restait coite, bouche bée. Durant cet incident, le maître de la maison avait retrouvé son sang-froid : le mieux, en la circonstance, était de prendre son parti en brave, de faire bonne contenance. « Mettez le couvert de monsieur, » dit-il à la Gabillonne, en indiquant du geste sa place à l'intrus.

Néanmoins, il restait silencieux, ne mangeant que du bout

des dents. En compensation, son partenaire, beau buveur et bonne fourchette, faisait honneur aux plats, aux bouteilles, tout en se montrant plaisant compagnon. Entassant, avec une verve endiablée, anecdotes croustillantes sur bons mots et autres joyeusetés, il ensorcelait si bien son hôte, qu'oubliant ses appréhensions, celui-ci mis en belle humeur, se prit à boire à l'unisson, à débiter son répertoire de gauloiseries. Et les bouteilles de défiler, les gaudrioles de pleuvoir. Au dessert, gilets déboutonnés, coudes sur la table, les deux convives se tutoyaient. La Gabillonne avait reçu l'ordre d'attendre qu'on la sonnât pour apporter le café.

Durant le repas, la pauvre fille n'avait su quelle contenance garder. A chacun des plats qu'il attaquait et à chaque fois qu'il y retournait, le ci-devant psychologue, avec des tisons pour yeux, avait regardé la cuisinière, en exaltant son habileté, son talent, son génie. Après avoir goûté l'entremets, son enthousiasme se traduisit par deux baisers qu'il appuya, sans qu'elle put s'en défendre, sur les joues de la Gabillonne qui, poussant un cri de douleur, s'était enfuie avec deux brûlures à la figure. Joliveau en avait ri à gorge déployée !

Elle n'en pouvait plus douter, la pieuse cuisinière, son maître faisait bombance avec un échappé de l'enfer, lui, son monsieur, un peu payen, c'est vrai, mais si brave homme ! Pour sûr, ce démon lui avait jeté un sort, il allait tout à fait l'enivrer et, au coup de minuit, lui tordrait le coup pour voler son âme ; sans compter qu'elle-même subirait probablement semblable destinée, peut-être pis !!! Prise de transes mortelles, elle gravit, quatre à quatre, l'escalier conduisant à sa chambre, en descendit une bouteille d'eau bénite ; puis, sans souci de commettre une



indiscretion, colla l'oreille contre la porte de la salle à manger.

Les deux camarades avaient le vin

tendre et expansif ; restés seul à seul, ils s'accablèrent, l'un l'autre, de protestations et d'offres de service. En sa demi-ivresse, Joliveau entrevoyait des avantages inappréciables à tenir dans sa manche sinon le diable même, sûrement quelque chose d'approchant : démon ou sorcier.

Tout à son rôle, l'intrus, pelotait en attendant partie. Sans

cesser de causer, de rire et de boire, il rivait son regard aux yeux de son hôte.

— Comme ça, lui disait-il, tous les soirs, tu te traites aussi confortablement que solitairement ?

— Tous les soirs, répondit Joliveau.

— Après dîner, que fais-tu ?

— Je fume une ou deux pipes ; puis, je me couche.

— Je ne m'étonne plus si ton bedon pointe, si ton menton s'étage. Gare au retour de l'enfant prodigue, Joliveau gras !

— Eh ! que veux-tu ? Je n'ai d'autre plaisir que la table et la chasse !

— Durant quatre mois, tu chasses et, pendant les huit autres de l'année, tu t'englués d'ennui dans ta coquille, est-ce vrai ?

— Dame ! Il y a des moments creux. Mais où veux-tu en venir ?

— A te tirer de ta léthargie ! Tu es encore jeune, tu n'es ni plus laid ni plus bête que nombre de gens dont la vie est une fête continuelle, un enchaînement de jouissances des plus délicates et des plus capiteuses...

— Je t'arrête, mon grand ami ; comme tout le monde, je me suis parfois égaré au pays des chimères pour revenir. Gros-Jean comme devant, à ce qu'irrévérencieusement tu appelles ma coquille.

— Toi, gros père, tu as rêvé aux enchanteresses, aux chevaux, aux enfièvements du jeu ? Tu as soupçonné l'existence au travers du luxe, des élégances, des ivresses de la grande vie ? Non, mon fils, ton imagination n'a pas cette envergure. Autrement, tu ne te contenterais pas de faire bonne chère à une table solitaire, de passer

tes soirées, tes nuits dans l'isolement et de mettre trois ou quatre toutous aux trousses d'un lapin ou d'un lièvre ! »

En parlant, le tentateur dardait son regard fulgurant avec plus de fixité encore sur le pauvre Joliveau dont l'esprit se troublait, dont la tête s'appesantisait. A grand-peine, rattachant l'une à l'autre ses idées, put-il balbutier :

« La grande vie ! A combien estimes-tu donc le revenu nécessaire pour la mener ? »

— Peuh ! fit négligemment son compagnon, tout au plus à une centaine de mille francs.

— Oui-da ! un rien, cent mille francs de rente ! J'en ai à peine le cinquième !

— Ne comptes-tu donc pour rien ma protection ?

— Quoi, tu mets ton pouvoir à ma disposition ? Parle, alors. Que me conseilles-tu ?

— De vendre ta taupinière et tes terres, puis de courir à Paris.

— Vendre ma propriété, l'héritage de quatre générations d'aïeux ! Jamais ! » s'écria Joliveau avec un sursaut.

Mais aussitôt, dodelinant de la tête, il la renversa sur le dossier de son siège et resta sans mouvement, les yeux grands ouverts.

Un profond silence suivit, exacerbant la peur de la Gabillonne aux écoutes et tenant débouchée sa bouteille d'eau bénite.

Le sentiment de la réalité avait fait place à l'hallucination chez Joliveau. Dans une grande salle aux lambris dorés, encombrée d'hommes de haute mine et fréquemment traversée par des valets à livrée éclatante, il se tenait assis à une table ovale, au tapis vert, entourée de joueurs. Il donnait des cartes, et, incessamment, un croupier poussait vers lui, louis et billets de banque. En même temps, ainsi que des nuages poussés par le vent, défilaient, au faite de la salle, des images de l'existence fashionable. Au bois, des cavaliers caracolaient au milieu d'équipages emportant des femmes jolies et parées. Dans un bal, des hommes à la boutonnière fleurie, frôlaient des épaules nues de danseuses endiamantées. Autour d'une table somptueusement servie, flirtaient beaux messieurs et belles dames. Dans les coulisses, au foyer d'un théâtre, des ballerines court-vêtues se laissaient conter fleurette. A des scènes de cabinets particuliers, de boudoirs, succédaient des tableaux de chasse à la grosse bête, au coq de bruyère, au chamois. Cependant, sans cesse, à la table verte, affluaient devant l'heureux joueur, les billets de banque, s'amoncelaient les pièces d'or.

Le suggesseur détourna ses yeux de ceux de Joliveau qui, de prime saut, s'écria : « Demain, je mets en vente ma propriété et nous partons pour Paris.

— Soit, dit l'autre, mais les bons comptes font les bons amis, donnant donnant.

— Qu'exiges-tu ?

— Un gros, très gros sacrifice par engagement irrévocable.

— Oui, oui, je me souviens de la façon dont on opère dans ta partie : tu exiges la vente à terme de mon âme ?

— Foin de ton âme ! Tu retardes de deux cents ans, mon pauvre Joliveau. Sache que toujours j'ai été et suis de mon temps. Qu'à cette heure je suis un diable fin-de-siècle. En échange de mes services, tu me céderas ta cuisinière. »

Frissonnant d'horreur, la Gabillonne ne voulut pas en entendre davantage. Son parti était pris, elle prépara le café. Quelques minutes plus tard, appelée par un coup de sonnette, elle plaçait devant chacun des deux compères un bol qu'elle remplissait de café à pleins bords.

« Chère enfant, lui dit son nouveau seigneur et maître, tu es trop jolie et trop méritante pour servir un simple mortel, désormais tu m'appartiendras. Je bois à ta nouvelle condition ce breuvage brûlant et parfumé, représentation exacte de mes sentiments pour toi, pour ta cuisine, » et, d'un trait, il vida son bol. Soudain, il poussait un rugissement et s'évanouissait sans laisser d'autres traces de sa présence, que les morceaux de la tasse échappée de ses mains.

Joliveau l'intrépide, le chasseur sans peur s'était levé précipitamment, terrorisé, regardant avec stupeur autour de lui. La Gabillonne riait aux éclats en battant des mains.

« N'ayez crainte, notre monsieur, finit-elle par dire à son maître, il est bien loin et ne reviendra pas de sitôt !

— Gabillonne, ma Gabillonne, réponds-moi, suis-je éveillé ou suis-je fou ?

— Dame ! pour être éveillé, c'est sûr ; mais faut pas être dans son bon sens pour faire ribotte avec un suppôt de l'enfer, un enjôleux qui voulait vous mettre sur la paille. Ah ! notre monsieur, vous me devez une fière chandelle, quoique vous m'avez donnée au diable !

— Je ne te comprends pas, ma fille, fit Joliveau, qu'as-tu donc fait ?

— Ce que j'ai fait, notre monsieur : J'ai fait le café avec de l'eau bénite ! »

LA MALENNE.

(Illustrations de Georges Amigues).

Japhet.

